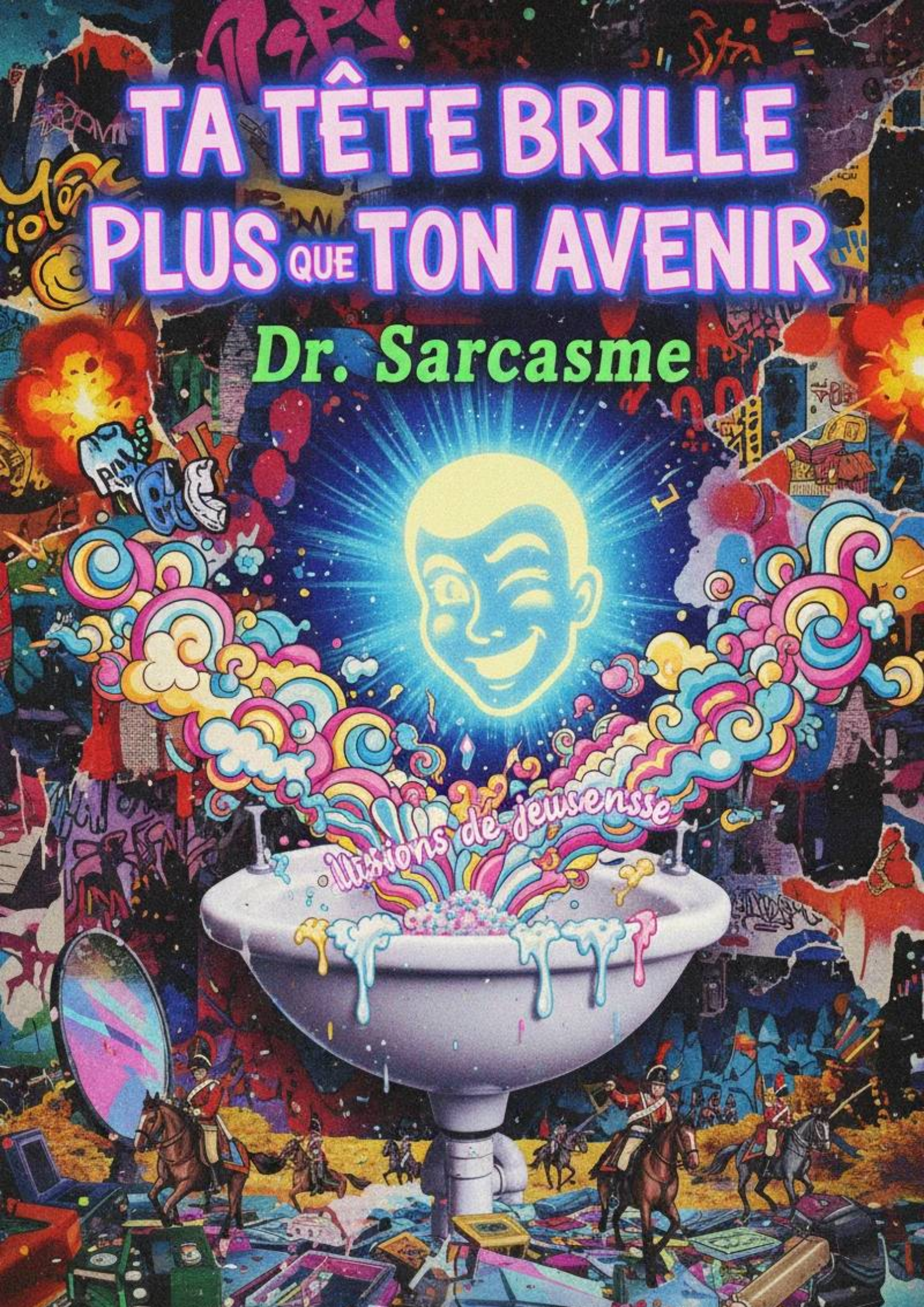


TA TÊTE BRILLE PLUS QUE TON AVENIR

Dr. Sarcasme



Ta tête brille plus que ton avenir

Par Dr. Sarcasme

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le déni du lavabo	4
Chapitre 2 : Le panneau solaire humain	8
Chapitre 3 : Le coiffeur au tarif plein	12
Chapitre 4 : L'architecture du rabattu	17
Chapitre 5 : L'aéroport à mouches	22
Chapitre 6 : La barbe de compensation	27
Chapitre 7 : Le syndrome Jason Statham	31
Chapitre 8 : La météo en direct	36
Chapitre 9 : L'arnaque de l'âge	41
Chapitre 10 : La collection de bonnets	46
Chapitre 11 : L'effet miroir en boîte de nuit	51
Chapitre 12 : La théorie du 'C'est un choix'	56

Chapitre 1

Le déni du lavabo

Regarde bien cette vasque en céramique blanche. Admire sa pureté virginale, son éclat immaculé, cette surface lisse qui, d'ordinaire, ne devrait accueillir que de la mousse de dentifrice et tes illusions de jeunesse. Aujourd'hui, elle ressemble au champ de bataille de Waterloo après la charge de la Garde Impériale, mais en version kératine. Il y en a partout. Des longs, des courts, des frisés, des qui avaient encore l'air en bonne santé il y a cinq minutes et des qui semblaient déjà avoir rendu l'âme sous la douche.

C'est le moment où tu découvres le concept de « migration intérieure ». Tes cheveux n'ont pas disparu ; ils ont simplement décidé que le climat sur ton crâne était devenu trop hostile, un genre de Sibérie folliculaire, et qu'il faisait bien meilleur dans la tuyauterie du deuxième étage.

Le déni, c'est une force surpuissante. C'est le bouclier thermique de l'ego. Ta première réaction n'est pas de te dire : « Merde, je deviens le sosie de Monsieur Propre ». Non. Ta première réaction, c'est de remettre en cause les lois fondamentales de la biologie et de la physique. Tu te penches sur le lavabo, le nez à trois centimètres du trou d'évacuation, et tu commences à pratiquer l'arithmétique du désespoir.

« On perd en moyenne cent cheveux par jour », te répètes-tu avec la conviction d'un prophète en sandales. « C'est normal. C'est le cycle de la vie. Simba, tout ça. » Sauf que là, dans le lavabo, il n'y en a pas cent. Il y a une colonie entière. On dirait qu'une famille de hamsters vient de passer à la centrifugeuse. Tu les comptes. Un, deux, trois... Arrivé à quarante-sept, tu arrêtes parce que ton cœur commence à battre au rythme d'une techno berlinoise et que tes mains tremblent. Tu décides arbitrairement

que ceux-là comptent pour la semaine dernière. Voilà. Crédit capillaire. Tu es officiellement en découvert de touffe, mais tu fais comme si tu gérais ton budget.

Ensuite vient l'étape de la « théorie du complot saisonnier ». Nous sommes en octobre ? « C'est l'automne, les feuilles tombent, c'est normal que mes cheveux suivent le mouvement des platanes. » Nous sommes en avril ? « Le renouveau printanier, mon corps évacue les vieux poils d'hiver pour laisser place à une crinière de lion. » Nous sommes en juillet ? « La chaleur dilate les pores, c'est une purge thermique. » Tu as une excuse pour chaque solstice, chaque équinoxe, chaque variation de la pression atmosphérique. Tu en viens à envier les chiens qui muent, sauf que le chien, lui, ça repousse. Toi, tu es comme un sapin de Noël le 15 janvier : tu perds tes épines et personne ne veut plus te mettre de guirlandes.

Et que dire de cette rencontre traumatisante avec le siphon ? Un jour, l'eau ne s'écoule plus. Tu prends tes outils, tu dévisses le coude en plastique sous le lavabo, et là, tu extrais « La Chose ». Un agglomérat visqueux, noirci par le savon et le temps, une sorte de perruque organique de l'enfer qui semble dotée d'une conscience propre. En fixant ce monstre, tu réalises avec une horreur glaciale que c'est là que se trouve ton identité de séducteur. Ton sex-appeal est coincé entre un reste de dentifrice mentholé et un bout de fil dentaire. C'est le moment où tu te demandes si tu ne pourrais pas, avec un peu de colle extra-forte et beaucoup de patience, réimplanter ce carnage sur ton sommet crânien.

Le déni du lavabo te pousse également à des comportements de psychopathe domestique. Tu commences à observer le lavabo des autres. Tu vas chez des amis, tu t'enfermes dans leurs toilettes et tu inspectes leur faïence avec la minutie d'un agent de la police scientifique sur une scène de crime. « Ah ! » te dis-tu avec une joie sadique en voyant trois pauvres poils de barbe chez ton pote Antoine. « Il perd aussi ses cheveux ! On est ensemble dans le naufrage ! » Tu te sens mieux, jusqu'au moment où Antoine sort de la salle de bains en secouant une chevelure digne d'un personnage de manga, te rappelant que ses trois poils étaient juste une anomalie

statistique, alors que chez toi, c'est une extinction de masse.

Puis, il y a le marketing de la détresse. C'est là que tu entres dans la phase « Alchimiste de salle de bains ». Puisque le lavabo te crie la vérité, tu décides de le faire taire à coups de produits chimiques. Tu achètes ce shampoing « Anti-Chute à la caféine et au sang de licorne ». Le flacon coûte le prix d'un petit appartement en province, mais l'étiquette promet de « réveiller les bulbes endormis ». Tu te laves la tête avec la ferveur d'un prêtre pratiquant un exorcisme. Tu masses ton cuir chevelu jusqu'à ce qu'il soit rouge écarlate, persuadé que si tu actives la circulation sanguine assez fort, tes cheveux vont avoir trop peur de partir.

Tu te regardes dans le miroir après la douche. Tu essaies de rabattre les trois survivants du côté gauche vers le côté droit, créant ainsi une structure architecturale instable que le moindre courant d'air pourrait transformer en catastrophe nationale. Tu appelles ça « une coupe stylée ». Le reste du monde appelle ça « le début de la fin ».

Le déni du lavabo, c'est aussi ce moment où tu commences à détester la lumière. Surtout celle des salles de bains de restaurants ou d'hôtels, ces spots halogènes cruels qui pointent directement sur ton vertex comme pour dire au reste de l'humanité : « REGARDEZ, LÀ, ÇA COMMENCE À RESSEMBLER À UNE PATINOIRE ! ». Tu apprends à incliner la tête selon un angle précis de 12,5 degrés pour que l'ombre portée de tes sourcils – les seuls poils qui, eux, ont décidé de proliférer de manière anarchique – cache le désastre supérieur.

Tu en viens même à développer une haine irrationnelle pour le lavabo lui-même. Cet objet inanimé devient ton juge, ton jury et ton bourreau. Tu envisages sérieusement de te brosser les dents au-dessus de la cuvette des WC ou dans le jardin, juste pour ne plus avoir à faire face aux preuves matérielles de ton déclin. Tu te dis que si tu ne vois pas les cheveux tomber, c'est qu'ils sont toujours là. C'est le principe du chat de Schrödinger appliqué à la calvitie : tant que je ne regarde pas le lavabo, je suis à la

fois chevelu et chauve. Malheureusement, la réalité est moins quantique et beaucoup plus brillante au sommet.

On finit tous par inventer des histoires pour masquer la douleur. Tu racontes à qui veut l'entendre que « trop de testostérone tue le cheveu ». Tu t'inventes un destin de mâle alpha surpuissant, dont la virilité est tellement explosive qu'elle brûle les racines de l'intérieur. Tu te compares à Bruce Willis, à Jason Statham, ou à un moine bouddhiste qui aurait atteint l'illumination, alors qu'en réalité, tu ressembles juste à un prof de techno en fin de carrière qui a trop forcé sur le stress.

Mais le lavabo ne ment jamais. Il reste là, blanc, froid, implacable. Et chaque matin, il te propose le même rituel : le décompte des disparus. C'est une guerre d'usure. Une guerre que tu es en train de perdre, cheveu par cheveu, centimètre carré par centimètre carré. Tu commences à comprendre que l'avenir ne sera pas fait de peignes et de gel fixation béton, mais de crème solaire indice 50 et de polissage à la peau de chamois.

Mais bon, console-toi. Dis-toi que si tes cheveux t'abandonnent, c'est peut-être parce qu'ils ont enfin compris qu'il n'y avait plus rien d'intéressant à l'intérieur de ta tête à protéger. Ils partent explorer le monde, via les égouts. Ils vont voir la mer, eux. Pendant que toi, tu restes là, devant ton miroir, à essayer de convaincre ton reflet que cette plaque de chair rose qui s'agrandit n'est qu'un effet d'optique dû à la mauvaise qualité de la céramique française.

Allez, rince-moi tout ça. Fais disparaître les preuves. Demain est un autre jour. Un jour avec un peu moins de cheveux, certes, mais avec beaucoup plus de surface pour réfléchir la lumière. Et après tout, n'est-ce pas ça, le vrai éclat social ?

Chapitre 2

Le panneau solaire humain

Félicitations. Tu viens de franchir le seuil de la rentabilité biologique. Pendant que le reste de l'humanité s'encombre de protéines mortes appelées « cheveux » — ces nids à acariens qui absorbent la lumière, la poussière et les mauvaises odeurs de friture — toi, tu as décidé de faire table rase. Littéralement. Ton crâne n'est plus une simple boîte à cervelle ; c'est devenu une infrastructure énergétique de pointe. Une station orbitale terrestre. Un miroir parabolique capable de faire fondre la banquise ou, plus prosaïquement, de griller la rétine de n'importe quel automobiliste imprudent sur l'A7 entre Montélimar et Orange.

On t'avait promis un avenir radieux, mais on ne t'avait pas précisé que le rayonnement viendrait de ton propre vertex.

Regarde-toi dans le miroir. Ce n'est plus de la peau, c'est du Téflon organique. C'est un matériau si lisse que si une mouche tentait d'y atterrir, elle finirait sa course dans le lavabo avec une double fracture du fémur et un traumatisme crânien. Tu as atteint ce niveau d'Albedo (le pouvoir réfléchissant d'une surface, pour ceux qui n'ont pas fait de doctorat en astrophysique ou qui n'ont pas encore perdu assez de tifs pour s'y intéresser) qui ferait passer l'Antarctique pour un trou noir.

Techniquement, tu es devenu une menace pour la sécurité nationale. En plein mois d'août, ta tête n'est plus une partie de ton corps, c'est une arme à énergie dirigée. Quand tu sors de ta voiture sur une aire de repos, sous un soleil de plomb, tu ne marches pas : tu irradies. Tu es un phare de d'Alexandrie de poche, mais sans le prestige historique et avec beaucoup plus de sueur.

Imagine la scène. Un routier bulgare, saturé de caféine et de fatigue, roule paisiblement à 90 km/h. Soudain, un flash. Une déflagration de photons pure. Une lumière si blanche, si intense, qu'il croit voir le tunnel de la fin de vie alors qu'il vient juste de croiser ta Renault Clio. Ce n'est pas Dieu qui l'appelle, c'est juste le reflet du soleil sur ton occipital gauche qui vient de lui carboniser les cornées à travers son pare-brise teinté. Tu es l'équivalent humain d'une éclipse totale, sauf que toi, on peut t'observer sans lunettes spéciales, mais à tes risques et périls.

D'ailleurs, as-tu remarqué que les oiseaux changent de trajectoire quand tu te promènes dans un parc ? Ce n'est pas du respect. C'est de la survie. Pour un pigeon, ta tête est une anomalie thermique. Une zone de turbulences lumineuses capable de lui cuire le jabot en plein vol. Tu es un panneau solaire humain, mais sans la batterie pour stocker l'énergie. Tout est renvoyé. Tout est magnifié. Tu es une loupe géante. Si tu restes immobile trop longtemps à côté d'un buisson sec, tu es légalement responsable du départ de feu.

Le vrai drame, c'est la gestion de l'entretien de ce réacteur nucléaire portatif. Car un panneau solaire, pour être efficace, doit être propre. La moindre trace de sébum, le moindre résidu de cette crème hydratante « effet matifiant » (quel doux mensonge marketing, n'est-ce pas ?) et ton rendement énergétique chute. Tu te surprends désormais à polir ta propre boîte crânienne avec la ferveur d'un adjudant-chef préparant une revue de chambrée. Tu cherches la brillance absolue, celle qui fait dire aux passants : « Tiens, est-ce une supernova ou est-ce juste Monsieur Michu qui va chercher son pain ? »

Le passage au statut de « Miroir de France » implique des responsabilités sociales que personne ne t'a apprises. Par exemple, au restaurant en terrasse, tu dois calculer ton angle d'incidence. Si tu t'assieds mal, tu peux aveugler la table d'en face pendant tout le repas. Tu peux transformer un premier rendez-vous romantique en séance de torture par lumière pulsée. « Je t'aime, Kevin, mais tes tempes me brûlent le visage au troisième degré, on peut changer de place ? » Voilà le genre de phrases que tu vas

entendre. Tu es devenu un satellite de communication, mais qui ne transmet que du mépris photonique.

Et ne parlons même pas de la nuit. Tu pensais être tranquille une fois le soleil couché ? Erreur. La moindre ampoule LED de 40 watts se transforme, au contact de ton dôme, en projecteur de stade de la Coupe du Monde. Tu es le cauchemar des cinémas, l'ennemi des boîtes de nuit intimistes. Tu es celui qui, d'un simple mouvement de tête, peut éclairer le fond de la salle et révéler ce que le couple au dernier rang espérait garder dans l'ombre. Tu es une dénonciation lumineuse permanente.

Mais voyons le côté positif : l'écologie. À une époque où on nous bassine avec la transition énergétique, tu es l'avant-garde. Pourquoi installer des panneaux photovoltaïques onéreux sur les toits quand on pourrait simplement t'embaucher pour rester debout dans un champ près de Bordeaux ? On pourrait alimenter un village de 400 habitants juste en te demandant de regarder le zénith entre 12h et 14h. Tu es la solution au réchauffement climatique : tu ne consommes rien, tu renvoies tout. Tu es un bouclier thermique humain.

Bien sûr, il y a le coût psychologique. Accepter que ton crâne soit devenu une surface de projection pour les rayons gamma demande une certaine abnégation. Tu dois faire le deuil de la texture. Tu entres dans l'ère du lisse, du pur, du poli. Tu n'as plus de cheveux, tu as une « carrosserie ». D'ailleurs, tu ne vas plus chez le coiffeur, tu vas chez Carglass. Tu ne demandes plus une coupe dégradée, tu demandes un lustrage finition miroir.

L'été est ta saison de gloire et de terreur. C'est le moment où ta puissance est à son paroxysme. Sur l'autoroute, les conducteurs mettent leurs pare-soleil non pas à cause de l'astre solaire, mais parce que tu as décidé de baisser ta vitre. Tu es un danger public, un flash de radar permanent, une étoile filante coincée dans un embouteillage. Tu pourrais être utilisé par la marine pour faire des signaux Morse à des navires à 50 milles nautiques de distance. « Point, trait, reflet de mon front, point. »

Alors, quand tu sentiras la chaleur du mois d'août taper sur ton cuir chevelu mis à nu, ne cherche pas l'ombre. Assume. Bombarde le monde de ta propre lumière. Dis-toi que si tu aveugles ces gens, c'est parce qu'ils ne sont pas prêts pour une telle clarté. Ils vivent dans l'obscurité de leurs mèches rebelles et de leurs épis ridicules. Toi, tu es pur. Tu es une source d'énergie renouvelable. Tu es le panneau solaire du futur, celui qui n'a pas besoin de subventions gouvernementales, juste d'un bon tube de crème indice 50 pour éviter que la source d'énergie ne se transforme en écrevisse géante.

Et si jamais un flic t'arrête sur la route en te disant que tu as provoqué un carambolage de douze voitures à cause d'un reflet intempestif, souris-lui. Mais attention, ne souris pas trop fort : avec la réverbération de tes dents sur ton crâne, tu risquerais de faire exploser ses lunettes de soleil.

Garde la tête haute. De toute façon, vu l'angle de réfraction, c'est là que tu es le plus dangereux. Et après tout, n'est-ce pas le rêve de tout homme ? Être enfin celui qu'on ne peut pas regarder en face sans baisser les yeux ? Ce n'est pas du charisme, c'est de l'optique physique, mais le résultat est le même. Tu brilles, mon pote. Tu brilles comme un accident industriel au pays des chauves.

Chapitre 3

Le coiffeur au tarif plein

Franchir le seuil d'un salon de coiffure quand on possède une surface crânienne plus proche du miroir de salle de bain que de la forêt amazonienne, c'est un acte de bravoure. Ou de masochisme. C'est comme entrer chez un concessionnaire Ferrari pour acheter un bouchon de réservoir : tu sais que tu n'as rien à faire là, le vendeur sait que tu n'as rien à faire là, mais vous allez tous les deux jouer la comédie pour le bien-être de l'économie mondiale.

Regardez-les, ces temples de la tignasse. « L'Atelier du Cheveu », « Hair Design », « Coupe & Style ». Déjà, le nom annonce la couleur : on est là pour sculpter, pour édifier, pour magnifier la fibre capillaire. Et toi, tu arrives avec ton désert de Gobi personnel, cherchant désespérément un artisan capable de gérer tes trois derniers survivants qui se battent en duel au-dessus de tes oreilles. Ces trois poils dépressifs, ces résistants de la dernière heure qui refusent de lâcher le terrain alors que le reste de l'armée a déserté depuis les années 2010.

Tu t'assois dans le fauteuil en cuir, celui qui couine comme pour se foutre de ta gueule. En face de toi, le miroir. Cruel. Implacable. Sous les spots halogènes, ton crâne projette un tel halo de lumière que le coiffeur est obligé de plisser les yeux. On dirait qu'il s'apprête à opérer à cœur ouvert sur un phare de haute mer.

Le coiffeur s'approche. Généralement, il s'appelle Kevin, ou Matteo. Il a une barbe parfaitement taillée qui compense largement le vide sidéral de ton sommet. Il porte un tablier en cuir avec des ciseaux de précision, des rasoirs de barbier médiéval et des sprays qui sentent le bois de santal et le privilège social. Il te regarde à travers le miroir avec une pointe de pitié, la même que celle qu'on réserve aux types qui

ramènent une carcasse de trottinette électrique chez un garagiste de Formule 1.

« On fait quoi aujourd'hui ? » demande-t-il avec un sérieux papal.

Mais qu'est-ce que tu veux qu'on fasse, Matteo ? Tu veux qu'on tente un dégradé américain sur une zone de 1,5 centimètre carré ? Tu veux me faire une raie sur le côté avec un compas et un marqueur indélébile ? On va faire ce qu'on fait tous les mois : on va passer la tondeuse à zéro, on va éradiquer les derniers mutins, et on va essayer de ne pas pleurer quand on verra l'addition.

Et c'est là que le hold-up commence. Le crime parfait. Le braquage sans arme, ni haine, ni violence, mais avec un peigne inutile.

Matteo attrape sa tondeuse. *Bzzzzzt*. Un passage à droite. *Bzzzzzt*. Un passage à gauche. *Bzzzzzt*. Un petit coup sur la nuque pour la forme, histoire de dire qu'il a fait un effort de géométrie. Durée de l'opération : quarante-huit secondes. Chrono en main. À ce niveau de rapidité, ce n'est plus de la coiffure, c'est de la maintenance aéronautique. On est dans la révision des 10 000 kilomètres sur un fuselage de Boeing.

Ensuite, vient le moment de « la finition ». Chez un homme normal, le coiffeur sort des ciseaux fins, il ajuste, il effile, il passe du temps à sculpter une œuvre d'art. Pour toi, la finition consiste à prendre une éponge ou une serviette humide et à essuyer la poussière de peau morte qui stagne sur ton dôme. C'est littéralement la même technique qu'utilise un employé de chez Total pour nettoyer un pare-brise de monospace entre deux pleins de gasoil. Un coup d'éponge, un pschiit de produit qui pique un peu pour donner l'illusion d'un soin thérapeutique, et voilà. « Vous êtes impeccable, monsieur. »

Impeccable ? Matteo, je ressemble à une boule de bowling qui vient de se faire polir par un stagiaire zélé.

Mais le climax, le moment où tu sens ton sphincter se contracter sous l'effet de l'injustice cosmique, c'est le passage à la caisse. Tu t'avances vers le comptoir, encore un peu ébloui par ton propre reflet. Matteo pianote sur sa tablette tactile avec ses doigts tatoués.

« Alors, ça nous fera... 25 euros. »

Vingt-cinq euros.

Vingt. Cinq. Euros.

Pour trois coups de tondeuse et un coup de lavette.

À côté de toi, il y a un jeune hipster avec une crinière de lion, une mèche qui défie les lois de la gravité et une barbe qui nécessite trois types d'huiles différentes. Il a passé quarante-cinq minutes dans le fauteuil. On lui a fait un shampoing massant, on lui a mis de la cire bio, on a utilisé quatre types de ciseaux différents et peut-être même un laser de précision. Lui aussi, il va payer 25 euros.

C'est le communisme du cheveu, mais dans le mauvais sens. C'est la seule industrie au monde où le prix est inversement proportionnel à la quantité de matière première fournie. Imagine si tu allais au restaurant, que tu commandais une miette de pain et un verre d'eau du robinet, et que le serveur te facturait le même prix que le mec qui s'envoie un homard thermidor et trois bouteilles de Château Margaux. Tu brûlerais l'établissement, non ? Eh bien, chez le coiffeur, tu dis « merci », tu laisses même un pourboire parce que tu as honte d'avoir pris de la place pour si peu de travail.

Payer 25 euros quand on est chauve, c'est financer le loyer de la boutique pour les gens qui ont de la chance. Tu es le mécène des chevelus. Tu subventionnes la mèche de Justin Bieber et le chignon du barista d'en face. Ta calvitie est une taxe solidaire.

Et le pire, c'est le discours marketing pour justifier le tarif. « Ah, mais monsieur, c'est le forfait Homme ! » Le forfait Homme. Comme s'il y avait une égalité biologique entre le type qui a la densité capillaire d'un ours polaire et toi, qui as le sommet du crâne aussi lisse qu'une joue de fesse de nouveau-né. Ils appellent ça une « prestation de service ». À ce prix-là, la prestation de service, ce n'est pas de la coiffure, c'est de l'exorcisme. On te déleste de ton argent pour chasser les derniers fantômes de ta jeunesse qui s'accrochaient encore à tes tempes.

Parfois, pour te donner l'impression d'en avoir pour ton argent, ils essaient de te vendre des produits. C'est le moment le plus absurde de l'expérience.

« Vous voulez un peu de gel pour fixer le mouvement ? »

Quel mouvement, Matteo ? Le mouvement de la lumière sur ma peau ? Tu veux mettre de la cire sur de l'os ? À moins que ton gel ne soit à base de colle forte et qu'il serve à fixer mes idées noires, je ne vois pas bien l'utilité.

« On a une huile de soin pour le cuir chevelu, ça stimule le bulbe. »

Mon bulbe est mort en 2012, Matteo. Il a été enterré dignement. Ce que tu me vends là, c'est de la pommade pour cadavre. C'est du maquillage funéraire.

Alors tu sors de là, la tête haute, la peau du crâne qui tire un peu sous l'effet de l'alcool de l'après-rasage (parce qu'on t'a rasé des zones où il n'y avait déjà plus rien, juste pour justifier les 25 balles). Tu marches dans la rue, et tu sens l'air frais sur ton dôme. C'est la seule satisfaction : l'aérodynamisme. Tu gagnes 0,02 seconde au 100 mètres marche à cause de la réduction de la traînée.

Mais au fond de toi, tu sais. Tu sais que tu viens de te faire raqueter par un homme en tablier noir. Tu sais que pour le prix de trois passages chez ce sculpteur de vide, tu aurais pu t'acheter ta propre tondeuse professionnelle, une caisse de bière, et un abonnement d'un an à un service de streaming.

Mais tu reviendras. Parce que même si c'est une escroquerie, même si c'est une

injustice flagrante, payer le plein tarif pour trois poils, c'est ta dernière connexion avec le monde des vivants. C'est ta façon de dire à la société : « Je paye pour mes cheveux, donc ils existent encore quelque part, dans une dimension parallèle ou dans le porte-monnaie de Matteo. »

Tu ne payes pas pour une coupe. Tu payes pour le droit de t'asseoir dans le fauteuil des rois et de prétendre, pendant dix minutes, que tu as encore quelque chose à perdre. C'est le prix de la dignité. Et la dignité, mon pote, ça coûte exactement 25 euros, éponge comprise.

Chapitre 4

L'architecture du rabattu

On parle souvent du génie civil, des pyramides de Gizeh ou du viaduc de Millau, mais on oublie trop souvent l'exploit architectural le plus précaire, le plus audacieux et le plus pathétique de l'histoire de l'humanité : le rabattu latéral.

Entrons dans le vif du sujet. On ne parle pas ici d'une simple mèche rebelle. On parle d'un projet d'urbanisme capillaire visant à coloniser un désert de vingt hectares avec trois malheureux survivants. C'est de l'ingénierie de l'extrême. C'est prendre une fibre de quarante centimètres située au-dessus de ton oreille gauche et lui demander de traverser courageusement l'équateur crânien pour aller saluer ton oreille droite, tout en simulant une densité qu'elle n'a plus connue depuis l'élection de Jacques Chirac.

Le rabattu, c'est le mensonge le plus transparent du monde, mais c'est un mensonge structuré. C'est une profession de foi. Quand tu décides d'adopter cette stratégie, tu ne te contentes pas de te coiffer, tu entres en résistance contre la physique, l'optique et la dignité humaine.

Analysons la structure de l'ouvrage. Pour qu'un rabattu tienne, il faut d'abord une "mèche mère". C'est le pilier de ton édifice. Elle pousse généralement sur les flancs, là où le cuir chevelu, dans un élan de générosité ironique, continue de produire de la matière comme si de rien n'était. Cette mèche, tu la laisses pousser. Longtemps. Trop longtemps. Quand elle atteint la longueur d'un câble de recharge d'iPhone, tu sais que tu es prêt pour le grand œuvre.

Le matin, devant ton miroir, tu ne te brosses pas : tu déploies un pont suspendu. Tu

prends cette liane solitaire, tu la lisses avec une ferveur de moine copiste, et tu la couches délicatement sur la surface lisse et brillante de ton crâne, tel un tapis de salon jeté au milieu d'un gymnase olympique. Et là, l'illusion commence. Enfin, l'illusion pour toi. Parce que pour le reste du monde, tu ne caches rien : tu soulignes. Le rabattu ne dissimule pas la calvitie, il lui offre un cadre. C'est un stabilo géant qui crie à tous les passants : « Regardez ici, c'est là que le drame se joue ! »

Mais le véritable secret de l'architecture du rabattu, ce n'est pas le cheveu, c'est le liant. Le mortier. La colle. Pour qu'une mèche de quarante centimètres reste à plat sur un dôme de chair sans se transformer en girouette au moindre courant d'air, il faut une quantité de laque qui ferait faire un arrêt cardiaque à une tortue marine en plein milieu du Pacifique.

À ce stade, tes cheveux ne sont plus des matières organiques. Ce sont des polymères. Tu as sur la tête une structure si rigide qu'elle pourrait dévier un tir de mortier. Tu ne te coiffes plus, tu te vernis. Le but est d'atteindre ce point de rupture moléculaire où le cheveu fusionne avec la peau pour créer une sorte de cuirasse imperméable. C'est le moment où, si un moustique tente de se poser sur ton sommet, il se brise les deux pattes arrière et finit par glisser lamentablement jusqu'à ta nuque, vaincu par le coefficient de friction de ton désespoir.

Pourtant, malgré toute cette technologie, le rabattu a un ennemi mortel : le vent de travers.

Le vent de travers, pour un homme à rabattu, c'est l'équivalent du Grand Déluge pour Noé, mais sans le bateau. Tu es là, dans la rue, tu te sens bien, tu as l'impression d'avoir vingt-cinq ans et une crinière de lion, et soudain, une bise de 5 km/h s'engouffre sous ton édifice. Et là, c'est la catastrophe. Le pont de Tacoma s'effondre. Ta mèche mère, ce pilier de ta dignité, se décolle brusquement. Elle se lève, fière, verticale, pointant vers le ciel comme une antenne parabolique cherchant à capter les regrets d'une vie passée.

À cet instant précis, tu ne ressembles plus à un expert-comptable sérieux. Tu ressembles à un teletubby en fin de droits. Tu as une aile de mouette qui bat sur le côté de ta tête, un drapeau blanc qui signale ta reddition face à la génétique. Et le pire, c'est le geste réflexe. Ce mouvement de main, vif, désespéré, pour rabattre la mèche, comme si personne n'avait vu. Mais tout le monde a vu. Le mec en face de toi a vu. La boulangère a vu. Même le pigeon sur le trottoir d'en face a eu un moment de gêne pour toi.

Le rabattu est une forme de "trompe-l'œil" qui ne trompe que l'œil de celui qui le porte. C'est une architecture de la déniance. On appelle ça le syndrome du "Code-Barres". Quand tu as sept mèches parallèles espacées de trois centimètres, tu n'as pas une coiffure, tu as un prix affiché sur le front. On a envie de te passer sous un scanner de supermarché pour voir si tu es en promotion au rayon "articles de fin de série".

Et pourquoi fait-on ça ? Pourquoi cette obstination à vouloir recouvrir le Sahara avec trois brins de paille ? Parce que le vide nous terrifie. La calvitie, c'est l'espace qui gagne sur la matière. C'est l'univers qui nous rappelle qu'on est en train de s'évaporer par le haut. Alors on construit. On érige des barrières dérisoires.

Le rabattu, c'est la ligne Maginot du cuir chevelu. On sait que l'ennemi va passer par-dessus, on sait que ça ne sert à rien, mais ça nous donne l'impression de faire quelque chose. C'est un acte politique. C'est dire : « Je refuse de devenir ce panneau publicitaire pour la mortalité. » Même si pour cela, il faut passer trois heures par jour à manipuler des fils de soie avec la précision d'un horloger suisse sous amphétamines.

Regardez les grands hommes de ce monde. Certains ont dirigé des empires avec un rabattu qui défiait les lois de la gravité. Ils pensaient que si leur coiffure tenait, leur pouvoir tiendrait aussi. Il y a une corrélation directe entre la longueur de la mèche

latérale et l'ego du propriétaire. Plus la calvitie est vaste, plus la mèche doit être longue, créant ainsi une spirale infernale où la mèche finit par faire trois fois le tour du crâne comme un turban invisible, transformant son porteur en une sorte de momie capillaire qui se croit encore dans le coup.

Mais le plus fascinant dans l'architecture du rabattu, c'est la solidarité silencieuse. Quand deux hommes à rabattu se croisent dans la rue, ils ne se regardent jamais dans les yeux. Ils regardent la ligne de flottaison de l'autre. Ils vérifient la résistance structurelle du voisin. C'est un respect mutuel entre architectes du vide. On sait ce que ça coûte en laque. On sait le stress que représente un ventilateur un peu trop puissant dans une salle de réunion. On sait la peur de la pluie, cette eau traîtresse qui alourdit la mèche, dissout la colle et transforme ton chef-d'œuvre en une sorte de créature marine échouée sur ton front.

Le rabattu n'est pas qu'une coiffure, c'est une philosophie de l'optimisme poussée jusqu'à l'absurde. C'est croire que 0,001% de la surface totale peut sauver les 99,999% restants. C'est l'espoir que, sous un certain angle, avec une lumière tamisée, après trois verres de gin, et si la personne en face de toi est atteinte d'une cataracte sévère, tu puisses encore passer pour un mec qui a "un peu d'épaisseur".

Mais au fond de nous, dans le silence de la salle de bain, quand on enlève la laque et que la mèche retombe, lamentable, sur notre épaule comme un vieux spaghetti cuit, on sait. On sait que l'architecture est en ruine. On sait que le désert a gagné. Et pourtant, demain matin, on reprendra la truelle, le vernis et le peigne, et on reconstruira le pont. Parce que l'homme est ainsi fait : il préfère une architecture qui s'écroule à un paysage vide.

Et tant pis si on ressemble à un code-barres mal imprimé. Au moins, on n'est pas encore totalement scannés par la faucheuse. On est des résistants. Des ingénieurs du néant. Des poètes de la mèche de quarante centimètres. Et ça, mes amis, c'est la seule victoire qu'il nous reste avant que le miroir ne devienne un simple réflecteur de

lumière pure.

Chapitre 5

L'aéroport à mouches

Il y a un instant précis dans la vie d'un homme où il cesse d'être un individu pour devenir une infrastructure publique. C'est un glissement sémantique cruel. Vous pensiez être un poète, un expert-comptable ou un bon père de famille, mais pour le règne des diptères, vous êtes officiellement devenu l'aéroport de Paris-Vatry : un grand espace plat, vide, inutilement éclairé, et situé inexplicablement au milieu de nulle part.

Ne vous y trompez pas : si une mouche à merde délaisse un délicieux camembert oublié sur la terrasse pour venir se poser avec insistance sur le sommet de votre crâne, ce n'est pas le fruit du hasard. Ce n'est pas non plus parce qu'elle apprécie votre odeur de shampoing aux œufs (que vous continuez d'acheter par nostalgie, comme on garde les clés d'une maison vendue). Non, c'est parce que vous avez obtenu, sans le vouloir, la certification IATA (International Air Transport Association) pour le transport de passagers à six pattes.

Regardez-vous dans le miroir sous un éclairage zénithal. Cette réverbération ? Ce n'est pas de la sueur. C'est un balisage VASI (Visual Approach Slope Indicator). Pour une mouche charbonneuse en approche, votre vertex est une promesse de sécurité. C'est le miroir aux alouettes, mais pour les insectes qui ont soif de bitume organique. Dans leur monde de forêts de poils denses, de crinières emmêlées et de barbes hipster qui ressemblent à des jungles amazoniennes impraticables, votre crâne est le seul endroit où l'on peut poser un train d'atterrissage sans risquer le crash dans un buisson de pellicules.

L'entomologie moderne est formelle : la calvitie n'est pas une perte de cheveux, c'est

une conquête territoriale par l'aviation civile miniature.

Tout commence par le "vol de reconnaissance". Vous le connaissez, ce moment. Vous êtes en pleine réunion importante, en train d'expliquer la croissance du deuxième trimestre, et soudain, *elle* arrive. Elle ne se pose pas tout de suite. Elle fait des cercles. Elle évalue la portance. Elle calcule le vent relatif. Pour vos collègues, c'est juste une mouche agaçante. Pour elle, vous êtes une piste de décollage prioritaire en cas de défaillance moteur. Elle repère cette zone de transition délicate, là où la forêt s'arrête brusquement pour laisser place à la toundra de kératine polie. C'est le "seuil de piste".

Et puis, le contact. Le "Touch-and-go".

C'est là que l'humiliation atteint son paroxysme. La mouche ne se contente pas de se poser. Elle teste l'adhérence. Elle frotte ses pattes de devant avec cette espèce de jubilation perverse, comme un pilote qui vérifie ses freins après avoir posé un Airbus sur une patinoire. Elle apprécie la texture. Elle se délecte de ce mélange subtil de sébum et de crème hydratante "effet mat" (qui, soyons honnêtes, a autant d'effet matifiant qu'une couche de vernis de carrossier). À ce moment-là, vous n'êtes plus un être humain doué de conscience. Vous êtes une aire de repos d'autoroute. Vous êtes le terminal 2B.

Pourquoi vous ? Pourquoi pas votre voisin, ce type indécent qui arbore une mèche de surfeur à quarante-cinq ans ? C'est simple : la physique. Le cheveu est un obstacle thermique. Il emprisonne l'air, crée des turbulences, complique l'approche. Votre crâne, lui, est un radiateur à ciel ouvert. La chaleur qui s'en échappe — cette énergie intellectuelle qui aurait dû servir à résoudre des équations mais qui se contente désormais de réchauffer le vide — crée des courants ascendants thermiques. Pour un moucheron, votre tête est une station balnéaire chauffée par le sol. C'est le Club Med du derme.

Et le pire, c'est la rémanence. Vous avez remarqué ? Vous pouvez chasser la mouche d'un geste brusque, presque violent, manquant de vous auto-assommer au passage. Elle s'en va. Elle fait un tour de piste. Et elle revient. Toujours au même endroit. Exactement sur le point d'impact initial. Pourquoi ? Parce que vous avez été "tagué". Vous êtes sur les cartes de navigation. Dans le GPS des insectes du quartier, votre coordonnée GPS est enregistrée avec la mention : "Piste 09 Left - Excellente visibilité - Carburant disponible (sueur salée)".

Il existe une hiérarchie dans l'aéroport crânien.

Le stade 1 (la tonsure de moine) est un hélicoptère privé. C'est discret, c'est pour les urgences. Les insectes s'y posent avec une certaine retenue, presque par respect pour le vestige de forêt qui l'entoure.

Le stade 2 (le front haut, type "piste d'envol pour porte-avions") est déjà plus sérieux. C'est là que les mouches domestiques commencent à organiser des vols charters.

Mais le stade 3, le crâne total, le billard intégral, le crâne qui brille sous la lune comme un phare dans la tempête... Là, mon ami, vous êtes l'aéroport d'Atlanta. C'est le hub mondial. On y vient de tout le département pour se poser sur votre occiput.

Avez-vous remarqué comme les mouches semblent particulièrement attirées par les crânes qui ont été récemment rasés de près ? C'est parce que le rasoir n'a pas seulement enlevé les derniers poils de résistance ; il a poli la piste. Il a supprimé les rugosités. Pour un insecte, un crâne rasé le matin même, c'est une piste de l'aéroport de Dubaï : c'est luxueux, c'est propre, ça sent l'after-shave bon marché (qui, pour une mouche, équivaut à l'odeur du kérosène haute performance). Elles se disent : "Tiens, ils ont refait le goudron, c'est un plaisir de rouler là-dessus."

Il y a aussi l'aspect social de l'aéroport. Parfois, deux mouches se posent en même temps. Elles ne se battent pas. Elles cohabitent. Elles se croisent sur votre vertex comme des voyageurs dans un duty-free. Vous les sentez trotter. Ce petit cliquetis de pattes sur votre cuir chevelu, c'est le bruit de la déchéance. C'est la preuve que votre sommet n'est plus une zone protégée, mais un espace public. On s'y promène, on y

discute du prix du purin, on y attend la correspondance pour le prochain tas de fumier.

Et que dire de la tentative désespérée de défense ? Le coup de main. Ce geste réflexe qui consiste à se frapper la tête pour écraser l'intrus. C'est une erreur stratégique majeure. Non seulement la mouche, dotée de facettes oculaires lui permettant de voir votre main arriver au ralenti (comme un astéroïde paresseux), s'envole bien avant l'impact, mais en plus, vous finissez par vous infliger une baffe sonore qui résonne dans votre boîte crânienne vide. Le bruit est sourd. C'est le bruit d'une main qui tape sur un melon mûr. Tout le monde dans la pièce l'a entendu. La mouche, elle, s'est posée sur votre épaule pour rigoler un coup avant de redemander l'autorisation d'atterrissage.

Certains essaient les chapeaux. Grave erreur. Le chapeau ne fait que retarder l'inévitable et créer un effet de serre qui, une fois le couvre-chef retiré, libère une bouffée de chaleur humaine tellement attractive qu'elle pourrait faire venir des insectes de la province voisine. Retirer son chapeau quand on est chauve en été, c'est comme allumer les projecteurs du Stade de France en pleine nuit : c'est un appel au rassemblement général.

Alors, quelle est la solution ? Il n'y en a pas. Vous devez accepter votre fonction sociale. Vous êtes un facilitateur de transport. Vous êtes un maillon essentiel de l'écosystème aéronautique miniature. Au lieu de vous énerver, vous devriez peut-être commencer à facturer des taxes d'atterrissage. Un demi-milligramme de pollen par escale ? Une larve de moucheron pour chaque stationnement de plus de dix minutes ?

La prochaine fois que vous sentirez ce petit frisson, cette légère pression de six pattes minuscules sur votre sommet poli, ne vous agacez pas. Ne voyez pas cela comme une insulte à votre virilité déclinante. Voyez-le comme un hommage de la nature à votre perfection géométrique. Vous êtes si lisse, si pur, si dégagé, que vous êtes devenu la seule chose stable dans un monde de chaos capillaire.

Vous n'êtes pas chauve. Vous êtes une zone de libre-échange pour les ailes transparentes. Vous êtes le point de ralliement de la biodiversité urbaine. Et n'oubliez jamais : dans un monde qui s'effondre, un aéroport bien entretenu est toujours le dernier endroit qu'on abandonne. Portez votre crâne comme une tour de contrôle. Et si on vous demande pourquoi vous avez l'air si sérieux, répondez simplement que vous avez un Boeing 747 (variété *Musca domestica*) en approche finale sur la piste 1, et que le trafic est particulièrement dense aujourd'hui.

Brillez, mon ami. Brillez pour les pilotes de l'ombre. Brillez pour que, même dans la nuit la plus noire, une mouche perdue puisse toujours trouver un endroit où se poser en toute sécurité, entre vos deux oreilles. C'est peut-être ça, finalement, le véritable altruisme.

Chapitre 6

La barbe de compensation

Ne nous voilons pas la face (puisque de toute façon, votre cuir chevelu se charge déjà de dévoiler tout le reste) : la calvitie est une trahison. C'est un coup d'État biologique où vos propres cellules décident de désertir le sommet pour aller voir si l'herbe est plus verte ailleurs. Mais la nature a horreur du vide, et surtout, la nature a mauvaise conscience. C'est là qu'intervient ce que les anthropologues du sarcasme appellent la "Migration Sud-Saharienne des Follicules", plus communément connue sous le nom de Barbe de Compensation.

Observez le processus. C'est fascinant, presque biblique. Un matin, vous perdez trois cheveux dans votre douche. Le lendemain, vous en retrouvez douze sur votre oreiller. Le surlendemain, votre front a gagné quatre centimètres de territoire vers le nord, ressemblant de plus en plus à une piste de bowling fraîchement cirée. Et là, dans un élan de panique hormonale, votre organisme se dit : « Merde, on l'a laissé tomber en haut, envoyez tout le stock au rez-de-chaussée ! »

C'est ainsi que naît la Barbe de Compensation. C'est le plan B de la virilité. C'est l'aveu de faiblesse le plus poilu de l'histoire de l'humanité. C'est ce moment pathétique où vous tentez de convaincre le monde que si vous n'avez plus rien sur le toit, c'est uniquement parce que vous avez décidé de tout investir dans les fondations. Vous n'êtes plus un homme qui perd ses cheveux ; vous êtes un homme qui cultive un écosystème mentonnier pour masquer le fait que son crâne ressemble désormais à un œuf de dragon poli à l'excès.

Le concept est simple : l'équilibre des masses. Si vous avez 500 cm² de peau nue au sommet du crâne, vous vous sentez obligé de compenser par 500 cm² de poils drus

entre les oreilles et la pomme d'Adam. C'est la loi de la conservation de la pilosité. Rien ne se perd, rien ne se crée, tout descend d'un étage par pur sentiment de culpabilité biologique.

Regardez-vous dans le miroir. Vous avez maintenant ce que j'appelle le "Syndrome de la Tête Retournée". Si on vous photographiait avec un filtre qui inverse le haut et le bas, vous auriez une tignasse magnifique et un menton parfaitement glabre. En l'état, vous ressemblez à une sucette géante qui aurait roulé sous un canapé très poussiéreux. C'est une esthétique audacieuse. C'est le look "Kratos de la comptabilité". C'est l'affirmation que, quitte à être chauve, autant ressembler à un bûcheron qui n'a jamais touché une hache de sa vie mais qui connaît par cœur tous les réglages de la machine à café de l'open space.

Et parlons-en, de cette barbe. Ce n'est jamais une petite barbe de trois jours, discrète, élégante. Non. Puisque c'est une *compensation*, elle doit être monumentale. Elle doit être si dense qu'elle pourrait abriter une famille de passereaux ou servir de filtre à particules en cas d'attaque chimique. Vous la taillez avec la précision d'un jardinier de Versailles, vous y appliquez des huiles qui coûtent plus cher qu'un plein d'essence, et vous la peignez avec des brosses en poils de sanglier (le comble de l'ironie : brosser les poils d'un animal sur votre visage parce que vous n'en avez plus sur la tête).

Pourquoi tout ce cirque ? Parce que la barbe de compensation est un bouclier psychologique. Elle est là pour dire : « Ne regardez pas le reflet du plafonnier sur mon occiput, regardez plutôt cette magnifique forêt amazonienne qui pousse sur ma mâchoire ! Je suis testostéroné ! Je suis sauvage ! Je suis... en train de cacher mon double menton et ma calvitie simultanément ! » C'est le couteau suisse de la dignité masculine en déroute.

C'est aussi un exercice de marketing personnel fascinant. Le chauve barbu essaie de projeter une image de "Bad Boy" ou de "Sage Mystique". Il y a deux écoles.

La première, c'est le look "Viking de la banlieue ouest". Crâne rasé de près, barbe taillée au millimètre, tatouages sur les avant-bras. Le message est clair : « Je pourrais piller un monastère en Northumbrie, mais pour l'instant, je vais juste commander un Avocado Toast et un Latte au lait d'avoine. »

La seconde, c'est le look "Philosophe dépressif". La barbe est longue, un peu hirsute, elle semble porter le poids de toutes les réflexions métaphysiques du monde (et quelques miettes de pain). Le message ici est : « Mon intelligence est si vaste qu'elle a poussé mes cheveux vers l'extérieur par le bas. »

Mais le public n'est pas dupe. On sait tous ce qui se passe. On sait que chaque centimètre de barbe supplémentaire est une tentative désespérée de racheter une action dans l'entreprise "Pilosité S.A." dont vous avez été banni du conseil d'administration. C'est comme si vous essayiez de compenser une panne moteur sur un Boeing en rajoutant des roues plus grosses. Ça ne fait pas voler l'avion, mais au moins, quand vous êtes au sol, vous avez l'air d'avoir une sacrée garde au sol.

Et le pire, c'est l'entretien. Le chauve barbu passe plus de temps chez le barbier que Brad Pitt chez son chirurgien esthétique. C'est un rituel sacré. On vous applique des serviettes chaudes, on utilise des coupe-choux, on vous met de la cire de moustache parfumée au bois de santal et à la sueur de licorne. Tout ça pour quoi ? Pour entretenir une zone qui, il y a dix ans, ne vous servait qu'à réceptionner les gouttes de sauce bolognaise. Le budget "soins capillaires" n'a pas disparu avec vos cheveux, il a juste été transféré sur votre système de filtration buccale.

Il y a aussi cet instant tragique, ce moment de vérité où vous réalisez que la barbe est devenue votre personnalité. Sans elle, vous n'êtes qu'un pouce géant avec des yeux. La barbe est devenue votre menton, votre structure osseuse, votre honneur. Si vous la rasiez demain, vos propres enfants appelleraient la police en voyant entrer un inconnu avec une tête de genou dans le salon. Vous êtes prisonnier de votre propre compensation.

Mais soyons justifs : la barbe de compensation remplit une fonction sociale essentielle. Elle permet aux autres chauves de se reconnaître entre eux. C'est un signe de ralliement. Quand deux chauves barbus se croisent dans la rue, ils ne se saluent pas, ils s'analysent. Ils comparent la densité, la symétrie, la brillance du crâne par rapport à la matité du poil. C'est une fraternité de l'ombre, la ligue des "Hommes-Toupies".

Alors, à vous, mon ami qui sentez la brise sur votre cuir chevelu mais qui devez utiliser un peigne pour manger votre soupe : n'ayez pas honte. Votre barbe est le monument aux morts de votre jeunesse capillaire. C'est une preuve de résilience. C'est votre manière de dire à la biologie : « Tu m'as pris mon toit, mais je vais transformer mon porche en jungle impénétrable. »

Portez cette barbe comme un trophée. Laissez-la pousser jusqu'à ce qu'elle touche votre sternum. Huilez-la jusqu'à ce qu'elle soit plus réfléchissante que votre crâne. Et si quelqu'un ose vous demander pourquoi vous avez autant de poils en bas et si peu en haut, regardez-le avec le mépris d'un homme qui sait que, dans un monde en réchauffement climatique, il est le seul à avoir une climatisation naturelle sur la tête et un radiateur intégré sur le visage.

Brillez par le haut, foisonnez par le bas. Vous êtes l'équilibre parfait entre un galet de rivière et un ours des Pyrénées. Et c'est, au fond, la forme de vie la plus aboutie de l'évolution : celle qui a compris que pour garder la face, il faut parfois savoir la cacher derrière un buisson de poils revanchards.

Chapitre 7

Le syndrome Jason Statham

C'est le moment exact où tu te tiens devant le miroir de la salle de bain, le torse bombé, la mâchoire contractée au point de risquer une luxation, et que tu tentes de fusiller ton propre reflet du regard. Dans ta tête, la bande-son est composée de basses saturées et de bruits de moteurs de voitures allemandes. Tu es Jason Statham. Tu es l'homme qui peut tuer un régiment de mercenaires avec un cure-dent et une clé de douze. Tu es une arme létale, un condensé de virilité aérodynamique, une menace silencieuse qui ne s'embarrasse pas de fioritures capillaires parce que les cheveux, c'est pour les faibles, les poètes et les mecs qui utilisent du après-shampoing à la camomille.

Puis, la lumière LED du plafond — celle-là même qui ne pardonne rien, cette traîtresse de 4000 Kelvins — ricoche sur le sommet de ton crâne avec une telle violence qu'elle crée un halo divin. Et là, le château de cartes s'effondre. Tu n'es pas Jason Statham. Tu es un œuf dur à qui on a collé une barbe pour rire. Tu n'es pas le « Transporteur », tu es le gars qui transporte les courses du drive jusqu'à la cuisine en faisant « ouf » quand il pose le pack de lait.

Bienvenue dans le Syndrome Jason Statham : cette distorsion cognitive majeure qui frappe l'homme chauve dès qu'il décide de ne plus subir sa calvitie mais de la « revendiquer ». C'est une pathologie fascinante où l'ego tente de compenser la fuite des follicules par une injection massive de testostérone imaginaire. On se convainc que l'absence de cheveux n'est pas une perte, mais un choix tactique. On se voit comme un prédateur, alors qu'aux yeux du monde, on ressemble surtout à un pouce avec des sourcils.

Le problème, c'est qu'Hollywood nous a menti. Jason Statham, Bruce Willis, The Rock... ces gars-là n'ont pas « pas de cheveux ». Ils ont une « surface de combat ». Ils ont des boîtes crâniennes sculptées dans l'obsidienne par des divinités de la guerre. Toi, ta tête a la forme d'une poire que l'on aurait posée à l'envers sur un col roulé. Mais tu persistes. Tu achètes ce blouson en cuir noir, pensant qu'il va achever ton look de mercenaire d'élite. Sauf que sur Statham, le cuir dit : « Je vais te briser les rotules ». Sur toi, il dit : « Je suis en pleine crise de la quarantaine et j'hésite à m'acheter une moto que je n'oserai jamais conduire sous la pluie ».

Le Syndrome Statham se manifeste par une série de tics comportementaux très précis. Il y a d'abord le « regard de travers ». Puisque tu n'as plus de mèche à remettre en place, tu penses que ton seul accessoire cosmétique, c'est l'agressivité oculaire. Tu plisses les yeux en permanence, comme si tu scannais une pièce à la recherche d'un tireur embusqué, alors que tu es juste à la boulangerie en train de demander si le pain de seigle est bien complet. La boulangère ne voit pas un agent du MI6 ; elle voit un homme qui semble avoir de graves problèmes de vue ou un début de conjonctivite.

Et n'oublions pas la démarche. L'homme atteint du Syndrome Statham ne marche pas, il progresse en territoire hostile. Les bras légèrement écartés du corps (à cause d'une musculature dorsale que tu n'as pas, mais que tu simules en contractant les omoplates jusqu'à la crampe), tu fends la foule au supermarché comme si tu allais désamorcer une bombe nucléaire au rayon des yaourts. Tu penses dégager une aura de danger imminent. En réalité, les gens s'écartent simplement parce qu'ils ont peur que tu fasses un AVC ou que tu sois sur le point de leur demander de l'argent de manière véhémence.

Le décalage tragique atteint son paroxysme lors de la phase dite de la « barbe de trois jours millimétrée ». Pour l'homme Stathamien, la barbe n'est pas un choix esthétique, c'est un rééquilibrage de la masse volumique faciale. Tu passes trois heures par semaine avec une tondeuse de précision à dessiner des contours si nets qu'on pourrait se couper dessus. Tu veux cette ombre portée qui suggère que tu es trop occupé à

sauver le monde pour te raser de près. Sauf que si Statham ressemble à un pirate des temps modernes, toi, avec ton crâne de cristal et ta barbe taillée au laser, tu ressembles au méchant dans un dessin animé pour enfants. Tu es le Dr. Gang, mais sans le chat et sans le plan machiavélique.

Et que dire du choix des lunettes de soleil ? L'homme atteint du syndrome opte systématiquement pour des modèles « tactiques » ou des Aviators effet miroir. L'idée est d'effacer toute trace d'humanité dans le regard. Tu te regardes dans la vitre d'une voiture garée et tu te trouves « badass ». Le reflet te renvoie l'image d'un flic infiltré dans un cartel mexicain. Mais pour le reste de l'humanité, tu es juste un gars qui a l'air de porter deux miroirs de courtoisie sur le nez et dont le crâne brille tellement qu'il pourrait servir de balise de détresse pour les avions en perdition.

Le plus douloureux dans ce syndrome, c'est la confrontation avec le monde réel, celui qui ne possède ni ralentis cinématographiques, ni filtres de couleur bleutée. C'est le moment où tu te rends compte que la calvitie ne te donne pas le permis de tuer, mais seulement le permis de mettre de la crème solaire indice 50 sur le dessus de la tête pour éviter de peler comme une vieille tomate en juillet. C'est le moment où tes potes, au lieu de t'appeler « l'Exécuteur », t'appellent « Monsieur Propre » ou « Caillou ».

Il y a cette scène classique dans ton esprit : tu entres dans un bar, le silence se fait, les gens sentent que le mâle alpha est arrivé. Dans la réalité, tu entres, tu te cognes la tête contre une lampe basse, et le bruit de l'impact est un « POC » cristallin qui rappelle la chute d'une boule de billard sur du carrelage. Le silence se fait effectivement, mais c'est un silence de gêne, celui qu'on réserve aux gens qui font de la peine sans le vouloir.

Pour compenser ce manque de crédibilité physique, l'homme Stathamien développe souvent une obsession pour le « matos ». Si tu n'as plus de cheveux, il te faut des gadgets de survie. Tu commences à porter des montres qui font la taille d'une

soucoupe volante, capables de calculer l'altitude, la pression atmosphérique et la position des astres, alors que ton expédition la plus périlleuse de l'année consiste à monter au deuxième étage sans ascenseur. Tu transportes un couteau suisse tactique noir mat dans ta poche, « au cas où », alors que la seule chose que tu aies jamais eu besoin d'ouvrir urgemment, c'est un sachet de pistaches récalcitrant.

Mais pourquoi ce mensonge permanent ? Pourquoi ne pas accepter que nous sommes juste des hommes normaux avec un peu moins de kératine et un peu plus de surface à laver ? Parce que la vérité est trop dure à avaler. La vérité, c'est que sans cheveux, on perd notre bouclier de protection. Le cheveu, c'est la distraction. Ça détourne l'attention des oreilles trop grandes, du nez de travers ou du double menton qui commence à pointer le bout de son nez. Sans cheveux, tu es mis à nu. Ton visage est exposé à 360 degrés.

Alors, on se raccroche à Jason. On se dit que si lui peut avoir l'air d'un dieu de la guerre avec un cuir chevelu qui ressemble à une piste d'atterrissage pour mouches, alors nous aussi. On ignore volontairement qu'il a une équipe de maquilleurs, un éclairage à 50 000 dollars et un coach sportif qui l'empêche de manger une pizza depuis 1998. On préfère croire que c'est la boule à zéro qui fait l'homme, et non l'homme qui porte la boule à zéro.

Pourtant, il y a une certaine noblesse dans ce délégage. C'est une forme d'optimisme désespéré. Se regarder dans la glace, voir un œuf, et se dire « Attention, cet œuf pourrait te briser le sternum d'un coup de coude », c'est la preuve d'une imagination débordante. C'est le triomphe de l'esprit sur la matière. Ou plutôt, le triomphe du déni sur la génétique.

Alors, continue de froncer les sourcils, champion. Continue de marcher comme si tu avais des plaques de blindage sous ton t-shirt Decathlon. Continue de croire que ta tête est un projectile balistique plutôt qu'un simple récipient à cerveau. Après tout, si tu te convaincs assez fort que tu es Jason Statham, tu finiras peut-être par y croire. Et

au pire, si personne ne te prend pour un tueur à gages, on te demandera toujours conseil pour savoir quel produit utiliser pour faire briller les parquets. C'est aussi une forme de respect.

Mais par pitié, évite les tatanes-chaussettes avec ton look de mercenaire. Jason ne fait pas ça. Jamais. Un œuf dur a ses limites, même en cuir.

Chapitre 8

La météo en direct

Regarde-toi, là, planté au milieu de la terrasse du café avec tes potes. Ils sont tous là, avec leurs tignasses désordonnées, leurs dégradés à vingt-cinq balles et leurs épis du matin qu'ils essaient désespérément de dompter à grand renfort de cire bon marché. Ils discutent de la dernière série à la mode ou de l'inflation du prix de la pinte, ignorants, insoucians, protégés par leur épaisse forêt de kératine. Ils vivent dans l'obscurité sensorielle. Ils sont aveugles du cuir chevelu.

Et puis, il y a toi. Toi, l' élu. Toi, le radar humain. Toi dont la surface crânienne a été polie par les années (ou par un rasoir Gillette cinq lames, on ne juge pas le désespoir) pour devenir l'instrument de mesure le plus précis de l'hémisphère nord.

Soudain, le temps se fige. Le monde passe en ralenti. Une micro-vibration vient de frapper le centre névralgique de ton dôme, exactement à l'endroit où se trouvait autrefois ton vertex, ce vestige de ta dignité capillaire. *Ploc.*

Ce n'est pas juste une sensation. C'est une notification haptique en 4K. Une réception directe de la part de Dame Nature. Alors que tes amis continuent de rire comme des imbéciles, toi, tu sais. Tu as reçu le signal. Ton crâne vient de capter l'unique gouttelette avant-coureuse, celle que les météorologues de BFM TV ne verront que dans vingt minutes sur leurs écrans satellites obsolètes.

Tu es le premier informé. Tu es l'avant-garde de l'humidité.

« Il va pleuvoir », lances-tu d'un ton sibyllin, le regard perdu vers l'horizon, avec le sérieux d'un prophète de l'Ancien Testament qui vient de voir un buisson ardent.

Tes potes s'arrêtent de rire. Ils lèvent les yeux au ciel. Le ciel est gris, certes, mais il est gris depuis trois jours. « Mais non, il fait juste lourd, arrête de flipper, Jason Statham de chez Lidl », te répondent-ils avec ce mépris caractéristique des gens qui ont encore besoin de shampoing.

Toi, tu souris intérieurement. Tu as senti l'impact. La vélocité de la goutte. Sa température précise. Tu as même analysé son pH. Grâce à ton absence totale de barrière pileuse, tu es en contact direct avec la biosphère. Ta tête n'est plus une partie de ton corps, c'est une antenne parabolique de chair et de graisse sous-cutanée. Tu es une station météo ambulante, un satellite de surveillance environnementale à deux pattes.

Trois secondes plus tard, la deuxième goutte s'écrase sur ton front. Puis la troisième sur ton occiput. C'est une symphonie tactile que seuls les initiés peuvent comprendre. Tes amis, eux, ne sentent toujours rien. Pourquoi ? Parce que leurs cheveux agissent comme une couche d'isolation thermique et sensorielle. Leurs cheveux sont des menteurs. Des amortisseurs de réalité. Ils vivent dans un cocon de déni capillaire. Il faut que la pluie devienne une véritable mousson pour que l'humidité traverse leur forêt vierge et finisse par atteindre leur peau, leur envoyant enfin l'information avec un décalage de réseau digne d'une connexion 3G au fond de la Creuse.

Toi, tu es en fibre optique. Le signal est instantané.

« On rentre », ordonnes-tu alors que la terrasse commence à s'agiter.

Et là, c'est le miracle. Au moment où tu finis ta phrase, le déluge s'abat. Les gens hurlent, courent vers l'intérieur, protègent leurs sacs à main, leurs brushings et leur dignité. Tes potes te regardent avec une admiration mêlée d'effroi. Pour eux, tu es un sorcier. Un chaman du cuir. Ils pensaient que ta calvitie était un handicap social, un signe de vieillesse précoce, une punition génétique pour avoir trop porté de casquettes

en polyester. Ils réalisent enfin que c'est une évolution. Tu es le **Homo Calvus**, l'étape supérieure de l'humanité, celui qui a sacrifié ses cheveux sur l'autel de l'hyper-sensibilité environnementale.

Mais attention, cette super-puissance vient avec une responsabilité immense. Et un prix esthétique exorbitant.

Parce qu'une fois la pluie installée, ton crâne ne se contente pas de recevoir l'information. Il devient une zone de transit hydraulique. Sur une tête chevelue, la pluie s'infiltré, elle stagne, elle crée cet effet "chien mouillé" qui pue la défaite et le sébum. Sur toi ? C'est de l'art fluide. L'eau glisse sur ta courbure parfaite avec une aérodynamique qui ferait bander un ingénieur de chez Ferrari. Tu ne mouilles pas, tu **ruisselles**. Tu deviens une cascade humaine.

Le problème, c'est la gestion de la sortie de flux. Sur un crâne bien lisse, la goutte ne s'arrête jamais. Elle prend de la vitesse. Elle contourne l'arcade sourcilière avec l'agilité d'un skieur de slalom géant et finit sa course directement dans ton œil. C'est là que le design divin a foiré. Pourquoi nous avoir donné des récepteurs si précis si c'est pour finir aveuglé par la première averse de mars ? C'est le paradoxe du chauve : tu es le premier à savoir qu'il pleut, et le premier à ne plus rien voir parce que tu as un torrent de montagne qui se déverse dans tes pupilles.

Et ne parlons pas de l'aspect visuel après dix minutes sous la flotte. Tes potes ont l'air de chanteurs de rock après un concert un peu trop intense. Toi, tu as l'air d'une boule de bowling qu'on vient de sortir du bac à produit lustrant. Ton crâne réfléchit la lumière des néons du bar avec une intensité telle que tu pourrais servir de phare pour guider les bateaux égarés dans le brouillard. « Ta tête brille plus que ton avenir », te balançait-on au début du livre ? Sous la pluie, ce n'est plus une insulte, c'est un constat de sécurité routière. Tu es devenu un élément de signalisation urbaine.

Mais restons sur ce sentiment de supériorité haptique. C'est ton moment de gloire.

Dans un monde où tout le monde est collé à son smartphone pour vérifier l'application Météo-France (qui se plante une fois sur deux), toi, tu es la source de vérité ultime. Tu es l'oracle. Quand on sort d'un restaurant, tes amis ne regardent plus le ciel. Ils te regardent *toi*. Ils attendent que tu sortes ton dôme à l'air libre pour voir si tu frémis. Si tu restes de marbre, c'est qu'on peut marcher. Si tu commences à essuyer ton sommet avec un mouchoir au bout de deux secondes, c'est qu'il faut appeler un Uber.

Tu es devenu un baromètre biologique. Un hygromètre de luxe monté sur cervicales.

Bien sûr, il y a des inconvénients. La sensibilité haptique ne trie pas les informations. Elle capte tout. La première goutte de pluie ? Génial. La première déjection de pigeon ? C'est une autre histoire. Là, l'information haptique est beaucoup trop précise. Tu sens la texture. Tu sens la chaleur. Tu sens la masse volumique de l'offrande aviaire avant même d'avoir pu lever la main pour constater les dégâts. C'est le côté obscur de la force : être un radar signifie aussi être une cible de réception grand angle. Ton crâne est une piste d'atterrissage pour tout ce qui tombe du ciel, que ce soit de l'eau distillée ou du guano de citadin.

Mais qu'importe. Ce soir, sur la terrasse, tu as gagné. Tu as prévenu la meute. Tu as sauvé le brushing de la petite rousse du marketing et le blouson en daim du mec de la compta. Grâce à ta réception ultra-sensible, tu as prouvé que le dénuement capillaire n'est pas une perte, c'est une optimisation matérielle. Moins de poids, plus de données.

Alors, la prochaine fois qu'un coiffeur te proposera une « lotion miracle pour stimuler la repousse », regarde-le avec le mépris qu'il mérite. Pourquoi voudrais-tu te couper du monde ? Pourquoi voudrais-tu porter un casque d'isolation sensorielle sur la tête ? Laisse les autres vivre dans l'ignorance et l'humidité stagnante.

Toi, reste poli, reste lisse, et garde ton antenne déployée. Le monde a besoin de prophètes qui brillent. Surtout quand les nuages s'amoncellent et que la première goutte hésite encore à s'écraser sur le dôme de la vérité.

Sois fier de ton haptique. Après tout, entre être un mouton chevelu et être un radar de précision, le choix est vite fait. Même si ça implique de devoir se passer de la peau de chamois toutes les dix minutes pour ne pas éblouir les automobilistes. C'est le prix de l'omniscience météorologique. C'est le fardeau de l'œuf divin.

Chapitre 9

L'arnaque de l'âge

Bienvenue dans la plus grande fraude documentaire de l'histoire de l'état civil. On nous parle souvent de l'usurpation d'identité, de ces hackers russes qui vident ton compte en banque ou de ces génies du faux qui se font passer pour des pilotes de ligne. Mais personne ne parle de la trahison ultime : avoir une date de naissance qui hurle « Gen Z » alors que ton reflet dans le miroir soupire « Années de plomb ».

Le problème, quand on a une calvitie précoce et un front qui occupe 75 % de la surface habitable du visage dès la vingtaine, c'est que la carte d'identité devient un document de science-fiction. Quand je la sors au guichet de la poste ou à l'entrée d'une boîte de nuit, le regard du préposé oscille systématiquement entre l'incrédulité et l'admiration pour mon talent de faussaire. Je lis dans ses yeux : « Beau travail sur le plastique, Monsieur, mais on ne me la fait pas, vous étiez déjà là pour l'inauguration du tunnel sous la Manche. »

J'ai vingt-deux ans. Vingt-deux. Théoriquement, je devrais être en train de me demander si je préfère le rhum-orange ou les regrets éternels, je devrais porter des shorts trop larges et avoir des opinions tranchées sur des rappeurs dont le nom ressemble à un mot de passe Wi-Fi. Au lieu de ça, je passe mes soirées à rassurer les gens sur le fait que, non, je n'ai pas connu la transition vers l'euro en tant que chef d'entreprise.

Le plus dur, ce n'est pas le regard des inconnus. C'est la gestion de mon « entourage ». Sortir avec mes amis de promo, c'est s'engager dans une performance de rue absurde intitulée *« La Sortie Scolaire du Patriarce »*.

Imaginez la scène : on est cinq. Mes potes ont tous des tignasses indécentes, des peaux lisses comme des galets et ce look de « je ne sais pas encore ce qu'est une taxe foncière ». Et au milieu, il y a moi. Le phare. Le dôme. Le mec dont la tête renvoie tellement bien les néons de la boîte qu'on dirait que j'héberge une rave-party spirituelle sur mon crâne.

Le drame survient dès qu'on essaie d'entrer quelque part. Le videur, un type musclé dont le cerveau est probablement une éponge imbibée de protéines, bloque mes potes.

— « Vos cartes, les petits. »

Puis, il pose son regard sur moi. Un regard chargé d'un respect ancestral. Il s'efface, baisse presque la tête et me lâche un :

— « Bonsoir Monsieur. Vous les accompagnez ? C'est de votre famille ? »

Et là, le malaise s'installe. Si je dis oui, je valide l'idée que j'ai procréé à l'âge de quatre ans avec une vigueur biologique qui ferait passer un lapin pour un moine bouddhiste. Si je dis la vérité — « Non, non, on est en deuxième année de Licence ensemble » — je passe pour un pervers en pleine crise de la quarantaine qui essaie de rester « branché » en traînant avec des jeunes pour absorber leur collagène par osmose.

Il m'est arrivé de devoir sortir mon permis de conduire pour prouver à une serveuse que je n'étais pas le tuteur légal de mon meilleur pote. Elle regardait ma photo, puis elle me regardait, puis elle regardait mon pote qui était en train de commander un « Diabolo Menthe » avec une tête de gamin prépubère. Elle a fini par murmurer : « C'est fou ce que le stress des études peut faire aux gens. » Non, mademoiselle, ce n'est pas le stress. C'est juste que Dieu a décidé de me donner le kit carrosserie d'un notaire de province dès la puberté.

L'arnaque de l'âge, c'est ce décalage temporel permanent. On me demande conseil pour des placements immobiliers alors que je n'ai même pas assez sur mon compte

pour m'acheter un ticket de métro. Les gens de mon âge me vouvoient spontanément. Quand j'entre dans un magasin, les vendeurs ne me disent pas « Salut », ils disent « Puis-je vous aider, Monsieur le Directeur ? ». Je pourrais entrer dans n'importe quel ministère avec un porte-document vide et un air préoccupé, personne ne m'arrêterait. Ma calvitie est un pass VIP pour la crédibilité, mais c'est une prison pour ma jeunesse.

Et ne parlons pas des applications de rencontre. Sur Tinder, c'est le chaos. Si je mets ma vraie date de naissance, les algorithmes me classent dans la catégorie « Jeunes adultes ». Les filles de 20 ans voient ma photo et pensent que c'est un bug, ou que j'ai utilisé un filtre « Vieillesse prématurée suite à une exposition prolongée au plutonium ». Elles cherchent Timothée Chalamet, elles tombent sur le portrait-robot d'un expert-comptable qui vient de perdre un procès aux Prud'hommes.

Je me souviens d'un rendez-vous galant particulièrement acide. La fille arrive, me regarde, regarde son téléphone, puis redresse la tête vers moi avec une expression de terreur pure.

— « Ah... tu es... plus mature que sur les photos. »

— « C'est la lumière, ça crée des reliefs sur mon crâne. »

— « Non, c'est que j'avais l'impression de venir voir un étudiant, et là, j'ai l'impression d'être en entretien pour un prêt étudiant. »

On a passé la soirée à parler de ses problèmes avec son père. Évidemment. C'est mon destin. Je suis le catalyseur des complexes d'Electre de toute une génération.

Mais le sommet de l'absurde est atteint lors des repas de famille. Mes cousins, qui ont le même âge que moi, sont traités comme les « enfants ». On leur demande s'ils ont des bonnes notes, s'ils ont mangé leurs légumes. Moi ? On me demande si je pense que l'inflation va impacter le marché obligataire en 2025. Mon oncle me propose un cigare et me parle de sa prostate. Je n'ai aucune idée de ce qu'est une prostate, j'ai envie de retourner jouer à la console dans la chambre du fond, mais je suis coincé dans le monde des « grands » à cause de mon aérodynamisme capillaire.

C'est une trahison biologique de chaque instant. À 22 ans, ton corps est censé être une machine de guerre capable d'encaisser des nuits blanches, de l'alcool frelaté et des pizzas froides. Et mon corps est d'accord avec ça ! Mon cerveau est prêt à faire n'importe quelle connerie ! Mais mon visage proteste. Mon visage dit : « Je préférerais une infusion et une émission sur l'histoire des ponts en pierre. »

Le pire, c'est cette nécessité constante de « prouver ». Prouver que je ne suis pas un flic infiltré dans la soirée. Prouver que je ne suis pas le proprio venu réclamer les loyers impayés. J'ai dû développer des techniques de survie sociale pour qu'on m'accepte parmi mes pairs. Je dois forcer sur le jargon jeune, utiliser des expressions que je ne comprends pas, juste pour créer une dissonance cognitive chez l'interlocuteur.

— « C'est trop "stylé", non ? Grave. »

— « Monsieur, s'il vous plaît, arrêtez, vous ressemblez à un agent de la CIA qui essaie de se fondre dans un skatepark. »

Au fond, l'arnaque de l'âge, c'est d'avoir reçu le costume avant d'avoir appris le rôle. Je suis un acteur de 20 ans à qui on a collé le maquillage d'un homme de 50 ans pour une pièce qui va durer le reste de ma vie. Je suis le Benjamin Button de la calvitie, sauf que je ne rajeunis pas à la fin. Je vais juste finir par ressembler à un œuf dur extrêmement sage.

Alors oui, j'ai 22 ans. Oui, sur ma carte d'identité, la photo montre un jeune homme plein d'espoir (avec un début de recul capillaire déjà inquiétant, admettons-le). Mais dans la rue, je reste le "Monsieur". Le père de mes propres potes. Le mec à qui on laisse la place assise dans le bus parce qu'on pense que j'ai fait la guerre d'Algérie.

C'est le prix à payer pour briller. C'est le coût caché de cette optimisation crânienne dont je vous parlais plus tôt. Mais au moins, quand je serai vraiment vieux, j'aurai l'avantage ultime : personne ne s'en rendra compte. Je suis le seul mec au monde qui

va fêter ses 60 ans et s'entendre dire : « Tiens, tu as bonne mine, tu n'as pas changé depuis tes 18 ans. »

En attendant, si vous me croisez en boîte de nuit avec quatre gamins de 20 ans, ne m'appellez pas « Monsieur le Juge ». Je suis juste là pour le cocktail, et non, je ne vais pas les punir s'ils rentrent après minuit. Je vais juste m'assurer qu'on ne me demande pas mes papiers pour vérifier si je n'ai pas kidnappé mes propres camarades de classe.

Chapitre 10

La collection de bonnets

Ouvrez mon armoire. Allez-y, n'ayez pas peur, l'odeur de laine bouillie et de déni de réalité ne vous tuera pas tout de suite. Ce que vous voyez là, ce n'est pas un dressing, c'est le camp de base d'une expédition norvégienne qui aurait fait une dépression nerveuse à Oslo avant de finir en solde chez Décathlon.

J'ai 147 bonnets. Cent-quarante-sept.

Certains hommes collectionnent les montres pour prouver leur réussite, d'autres les conquêtes pour prouver leur virilité. Moi, je collectionne les accessoires en acrylique pour cacher le fait que le sommet de mon crâne ressemble de plus en plus à une patinoire olympique après le passage de la surfaceuse. C'est ma ligne de défense. Mon rempart contre l'indécence. Ma manière de dire au monde : « Je ne suis pas chauve, je suis juste un mec très, très, très frileux du haut de la tête, même quand on est en pleine canicule et que les oiseaux tombent raides morts de déshydratation sur le trottoir. »

Posséder une collection de bonnets quand on commence à "optimiser son espace capillaire", c'est entrer dans une forme de religion clandestine. On ne choisit plus ses vêtements en fonction de la météo, mais en fonction de la probabilité que le vent nous trahisse. À 35 degrés, quand le bitume fond et que même les lézards cherchent l'ombre, vous me verrez passer avec un bonnet en maille épaisse, de couleur "bleu fjord" ou "gris mélancolie".

Les gens me regardent avec cette pitié sincère qu'on réserve habituellement aux victimes d'insolation sévère. Ils murmurent : « Le pauvre, il doit avoir un problème

de régulation thermique. C'est peut-être le paludisme. » Non, madame. C'est pire. C'est la calvitie précoce camouflée par un style "Hipster-Bûcheron-du-Onzième-Arrondissement".

Ma collection est hiérarchisée de manière quasi militaire.

Il y a d'abord le **Bonnet Docker**. Vous savez, celui qui est si court qu'il ne couvre même pas les oreilles. C'est l'équivalent capillaire du string : ça cache l'essentiel, mais ça laisse deviner l'ampleur du désastre. Je le porte quand je veux avoir l'air "cool" et "connecté". En réalité, j'ai juste l'air d'un Playmobil dont on aurait mal clipsé la perruque en plastique. Le risque avec le bonnet docker, c'est la glissade. Si le tissu remonte de deux centimètres, on dirait que je porte une kippa en laine. Si je baisse la garde, on voit la lisière de mon front qui recule plus vite que l'armée de Napoléon en Russie.

Ensuite, j'ai le **Bonnet Oversize**. Celui-là, c'est le chouchou des jours de grande déprime. Il pend derrière la tête comme une chaussette vide. On dirait que je cache un deuxième crâne à l'intérieur, ou peut-être un raton laveur qui me murmure des conseils de vie. L'avantage, c'est que ça donne une illusion de volume.

L'inconvénient, c'est qu'en plein été, la température à l'intérieur de ce truc atteint les 55 degrés. Je ne porte pas un chapeau, je porte un sauna portatif. Quand je le retire le soir, mon crâne est tellement imbibé de sueur qu'on dirait un jambon qu'on vient de sortir de son emballage sous vide. Ça luit, ça fume, ça appelle au secours.

Et n'oublions pas le **Bonnet Technique**. Celui en mérinos ultra-fin, conçu pour les alpinistes qui montent l'Everest en short. Je l'appelle "le bonnet du menteur". Je le porte en terrasse pour faire croire que je reviens d'un trail de 80 kilomètres dans les Alpes. « Ah oui, vous savez, en montagne, le soleil tape, il faut protéger le cuir chevelu. » Quel cuir chevelu, Jean-Michel ? Le mien est devenu une zone de libre-échange pour les rayons UV.

Le drame de la collection de bonnets, c'est le moment fatidique de l'entrée dans un lieu clos. C'est là que le sport commence.

Vous arrivez au restaurant. Il fait chaud. Vos potes enlèvent leurs vestes. Vous, vous gardez votre bonnet.

— « Tu n'as pas chaud ? » demande l'ami bienveillant (celui qui a une tignasse de lion, bien sûr).

— « Non, non, je sens un petit courant d'air, je crois que j'ai une fragilité au niveau des sinus. »

Mensonge. Je suis en train de liquéfier mon cerveau. Sous la laine, mon cuir chevelu est en train de cuire à l'étouffée. Je sens une goutte de sueur partir du sommet de mon crâne, descendre lentement le long de ma tempe, comme un alpiniste suicidaire, pour finir sa course dans mon sourcil. Je ne peux pas l'essuyer sans enlever le bonnet. Je dois rester digne. Je suis le seul mec au monde qui fait un AVC thermique pour sauver les apparences.

Et puis, il y a la hantise absolue : le passage à la sécurité de l'aéroport.

L'agent vous regarde avec cet air de cowboy qui a vu trop de films de terroristes.

— « Monsieur, retirez votre couvre-chef, s'il vous plaît. »

C'est le moment de vérité. C'est la mise à nu totale. Dans ma tête, c'est le ralenti de **Il faut sauver le soldat Ryan**. Je soulève lentement le bonnet. L'électricité statique fait son œuvre. Les trois malheureux cheveux qui me restent se dressent sur ma tête comme des antennes paraboliques cherchant désespérément un signal de dignité. C'est l'humiliation finale. Le crâne brille sous les néons de l'aéroport avec l'intensité d'un phare breton en pleine tempête. L'agent de sécurité baisse les yeux, soudain gêné d'avoir profané un tel sanctuaire de vide. Je remets mon bonnet en deux secondes, mais le mal est fait. Tout le terminal 2B sait maintenant que je suis un fraudeur capillaire.

Ma femme essaie d'être diplomate. Elle dit des trucs comme : « Tu devrais essayer les casquettes, ça fait plus jeune. »

Pauvre folle. La casquette, c'est pour les gens qui ont encore un espoir, une structure, un cadre. La casquette, quand tu n'as plus de cheveux sur les côtés, ça te donne l'air d'un chauffeur de bus à la retraite qui a trop abusé du pastis. Le bonnet, lui, englobe tout. Il nivelle par le bas. Il crée une forme de mystère. On ne sait pas si je suis chauve ou si je cache une chevelure de surfeur californien que je ne veux pas abîmer. C'est le chat de Schrödinger, version kératine : tant que le bonnet est là, je suis potentiellement chevelu.

Le pire, c'est l'été à la plage. Là, le collectionneur de bonnets doit ruser. On ne peut pas porter de laine sur le sable, même moi j'ai des limites (très hautes, mais j'en ai). Alors on passe au ****Bonnet en Coton Bio Léger****. Le truc qui ne sert à rien, qui n'absorbe rien, mais qui évite que mon crâne ne serve de miroir de signalement pour les bateaux de plaisance au large.

À 40 degrés à Saint-Tropez, je ressemble à un membre des Beasty Boys qui aurait raté son vol pour 1994. Les gamins me demandent si je suis un rappeur connu.

— « Oui, mon petit, je m'appelle MC Calvitie, et mon prochain album s'intitule "L'Aube du Front Infini". »

Ma collection est ma fierté et ma honte. J'ai des bonnets assortis à mes chaussettes, à mes humeurs, à mon compte en banque (qui baisse à mesure que j'achète du cachemire pour compenser mon manque de follicules). J'ai même un bonnet pour dormir. Oui, parce que la nuit, le crâne chauve, c'est froid. C'est comme dormir avec une boule de bowling sur l'oreiller. Sans protection, on perd 80 % de sa chaleur corporelle par le sommet de la tête. Autant vous dire que sans mon bonnet de nuit, je me réveillerais avec les idées gelées et le cerveau en sorbet.

Au fond, je sais que je ne trompe personne. Mon armoire de skieur norvégien est le monument élevé à ma propre vanité. Mais tant que je n'ai pas franchi le pas ultime — celui de la tondeuse intégrale et de l'acceptation bouddhiste de ma propre brillance — je continuerai d'accumuler ces bouts de laine.

Parce qu'entre être un homme chauve et être un homme qui possède 147 bonnets, j'ai choisi mon camp. Je préfère mourir de chaud que de briller en société de la mauvaise manière. Et si vous me voyez cet été avec un pompon sur la tête par 38 degrés à l'ombre, ne me proposez pas un verre d'eau. Proposez-moi un compliment sur la qualité de mon tricot. C'est tout ce qu'il me reste.

Chapitre 11

L'effet miroir en boîte de nuit

Entrez dans n'importe quel club à deux heures du matin. L'odeur est un mélange subtil de vodka-redbull premier prix, de sueur désespérée et de parfum de contrefaçon. L'obscurité est censée être votre alliée. C'est le seul endroit sur Terre où un comptable de quarante-deux ans peut espérer ressembler à Brad Pitt s'il se tient assez loin du néon bleu qui grésille au-dessus des toilettes. Mais pour nous, les seigneurs du derme lisse, la boîte de nuit n'est pas un sanctuaire. C'est un champ de mines optique.

Parce qu'en boîte, il y a le flash.

Le flash d'un smartphone, c'est l'ennemi public numéro un. C'est le détecteur de mensonges des temps modernes. Et quand on a le crâne poli comme un galet de Bretagne après trois millénaires d'érosion, le flash ne se contente pas d'éclairer la scène. Il l'annexe. Il la colonise. Il transforme une simple photo de groupe en un remake de **Rencontres du troisième type** où je joue, seul et malgré moi, le rôle du vaisseau mère.

Regardez une photo de soirée où je figure. Vous voyez mes potes ? Oui, ils sont là. Kevin a l'air d'un hamster sous ecstasy, Julie essaie de cacher son double menton avec un verre de Gin Tonic, et moi... moi je n'existe pas. À ma place, il y a une supernova. Une explosion de lumière blanche, pure, aveuglante, qui semble émaner directement de mon cortex. Sur le cliché, on dirait que Dieu a décidé de s'incarner dans la section VIP du "Macumba" et qu'il a choisi mon cuir chevelu comme portail dimensionnel.

C'est ce que j'appelle « l'effet miroir ». En physique, on appellerait ça une réflexion spéculaire parfaite. En vie sociale, on appelle ça un désastre esthétique.

Le problème, c'est que le crâne chauve en milieu hostile (comprenez : n'importe où il y a un iPhone et un excès d'alcool) se comporte comme un satellite parabolique. Je ne reçois pas la lumière, je la renvoie avec des intérêts usuriers. Si le photographe a le malheur de shooter avec un angle de 45 degrés, mon crâne devient un laser capable de brûler la rétine de n'importe quel influenceur dans un rayon de six mètres. J'ai déjà vu des gens tomber en crise d'épilepsie simplement parce que j'ai hoché la tête au rythme d'un remix douteux de David Guetta au moment où une stagiaire en marketing prenait un selfie.

Et ne me parlez pas du "halo divin". Il y a toujours une petite maligne, souvent prénommée Chloé, qui s'exclame en regardant l'écran de son téléphone : « Oh mon Dieu, on dirait que tu as une auréole ! Tu es trop chou, on dirait un petit ange ! »

Non, Chloé. Je ne suis pas un ange. Je suis un homme qui a perdu sa dignité capillaire et qui, par un effet de ricochet photonique, vient de gâcher ton souvenir de soirée en transformant le coin gauche de la photo en une publicité pour les produits d'entretien Mr. Propre. Ce que tu vois là, ce n'est pas ma sainteté, c'est le reflet du stroboscope combiné à un excès de sébum dû à la chaleur tropicale de cette cave voûtée. C'est de la physique, pas de la théologie.

Le plus humiliant, c'est le contraste. Sur la photo, tout le monde a des traits, des yeux, une bouche. Moi, je suis une forme géométrique non identifiée. Un cercle de feu. Je suis le "Lens Flare" de J.J. Abrams, mais en version humaine et triste. On ne voit pas mon sourire, on ne voit pas mon regard malicieux (que j'avais pourtant travaillé devant la glace pendant vingt minutes). On voit juste un disque de platine qui brille plus fort que l'avenir de la Grèce en 2008.

C'est là que l'on comprend que la calvitie n'est pas une absence de cheveux. C'est une

présence de lumière. C'est une responsabilité.

En boîte, je dois gérer mon placement comme un ingénieur lumière sur une tournée de Mylène Farmer. Je ne peux pas m'asseoir n'importe où. Si je me mets sous un spot directionnel, je deviens un phare de signalisation. Les bateaux à l'approche de la côte pourraient m'utiliser pour éviter les récifs. Si je me mets trop près de la boule à facettes, je crée une interférence visuelle qui peut provoquer des nausées chez le DJ.

Une fois, j'ai essayé de compenser. J'ai acheté de la poudre matifiante. « Effet velours », disait la boîte. J'avais l'air d'avoir trempé ma tête dans de la farine de sarrasin. Dès que j'ai commencé à transpirer — ce qui arrive environ quatre secondes après être entré dans un endroit où la température moyenne est de 42 degrés — la poudre s'est transformée en une sorte de béchamel grise qui coulait sur mes tempes. J'avais l'air d'un buste en plâtre qui fondait sous l'effet d'une malédiction vaudou. C'était pire. Au moins, le crâne brillant suggère une certaine propreté, une hygiène de chrome. La béchamel faciale, elle, suggère une fin de vie difficile dans une boulangerie clandestine.

Et parlons de la "recherche d'amis". Le crâne chauve en boîte est un outil de géolocalisation redoutable. Mes potes m'adorent pour ça.

— « Tu es où ? »

— « Cherche le reflet du laser vert sur le mur du fond. Si tu vois une tache blanche qui pulse au rythme de la basse, c'est mon crâne. Je suis juste en dessous. »

Je suis devenu un point de ralliement. Je suis l'étoile du berger des fins de soirée alcoolisées. On ne me suit pas pour ma conversation, on me suit parce que je suis la seule source de lumière stable dans un univers de ténèbres et de fumée artificielle.

Le pire, c'est le lendemain. Le réveil est déjà difficile, mais le moment fatidique arrive : les notifications Facebook et Instagram. "Vous avez été identifié sur une photo".

Vous cliquez. Vous espérez. Peut-être que, pour une fois, l'éclairage était tamisé ?

Peut-être que le grain de la photo sera artistique ?

Et là, le drame.

C'est une photo de groupe. Ils sont sept. Six humains normaux avec des visages, et au milieu, une explosion nucléaire. On dirait que les autres posent à côté d'une ampoule de 500 watts qui porterait une chemise en lin. Ma tête n'est même plus une partie de mon corps ; c'est un artefact magique, une orbe de puissance que les autres semblent protéger. Je suis le "Saint-Graal" de la picole, et mon crâne est le calice d'où jaillit la lumière éternelle.

Le commentaire de ma mère ne loupe jamais : « Oh, tu as l'air en forme, on voit bien que tu es épanoui ! ».

Non, maman. On ne voit pas que je suis épanoui. On voit que la lumière du flash a rebondi sur mon front avec une telle violence qu'elle a probablement effacé les données magnétiques de la carte bleue du photographe.

Il y a une injustice fondamentale là-dedans. Les gens avec des cheveux peuvent rater leur photo à cause d'une mèche rebelle ou d'un épi. Moi, je rate mes photos à cause de la vitesse de la lumière (299 792 458 m/s, pour ceux qui se demandent à quelle vitesse mon humiliation voyage). Je suis victime de la nature ondulatoire de l'univers.

Alors, j'ai développé des techniques de survie.

Le "Tilt" : incliner la tête vers le bas de 15 degrés pour que le reflet soit projeté vers le sol et non vers l'objectif. Inconvénient : sur la photo, j'ai l'air d'un moine dépressif qui regrette ses péchés ou d'un homme qui cherche ses clés dans le noir.

La "Main de protection" : faire semblant de se gratter le sourcil au moment du flash. Inconvénient : on dirait que je fais un salut nazi ou que j'essaie de me cacher du fisc.

Le "Chapeau de secours" : mais comme on l'a vu précédemment, le bonnet en boîte de nuit, c'est le suicide par déshydratation. On finit avec le crâne qui fume littéralement dès qu'on l'enlève, créant un effet de brouillard londonien autour de soi.

Finalement, j'ai fini par accepter. Ma tête est un miroir. Elle reflète le monde tel qu'il

est : trop brillant, trop agressif et plein de gens qui prennent trop de photos.

Si vous me croisez en boîte et que vous sortez votre téléphone, préparez-vous. Baissez l'exposition. Désactivez le flash. Ou portez des lunettes de soudure. Parce que je ne suis pas juste un client qui vient boire un coup. Je suis une centrale électrique portable. Je suis le soleil de minuit. Et si ma tête brille plus que mon avenir, c'est au moins pour une bonne raison : s'assurer que sur chaque photo souvenir, je sois la seule chose qu'on ne puisse pas ignorer.

Je ne suis pas chauve. Je suis rétro-réfléchissant. Et dans un monde qui s'éteint, c'est presque un super-pouvoir. Un super-pouvoir qui rend aveugle, certes, mais un super-pouvoir quand même.

Chapitre 12

La théorie du 'C'est un choix'

Il faut qu'on parle de la plus grande opération de révisionnisme historique de l'humanité. Oubliez les complots sur la Lune, la zone 51 ou le fait que le Nutella était meilleur avant. Le mensonge le plus sophistiqué, le plus global et le mieux coordonné de notre siècle, c'est le concept du « J'ai décidé de tout raser parce que c'est plus propre ».

C'est la théorie du « C'est un choix ».

Regardez-moi dans les yeux — enfin, regardez le reflet de vos propres doutes sur mon front, c'est plus direct. Personne, absolument personne, ne se réveille un mardi matin à 27 ans en se disant : « Tiens, et si j'abandonnais volontairement cette crinière soyeuse qui me permet de ressembler à un être humain normal pour adopter le look "pouce géant" ou "boule de bowling dépressive" ? »

Le « C'est un choix », c'est le syndrome de Stockholm de la kératine. C'est la reddition inconditionnelle maquillée en coup d'État esthétique. C'est comme si Napoléon, en plein milieu de la Bérézina, s'était arrêté pour dire à ses troupes : « Non mais les gars, on ne bat pas en retraite, on fait juste un test de survie extrême en milieu hostile parce que j'aime bien le givre sur mes moustaches. C'est un concept. »

La vérité, la sale vérité qu'on cache sous trois couches de mousse à raser Gillette Mach 3, c'est que ce n'est pas un choix. C'est une expulsion. Tes cheveux ne sont pas partis en vacances ; ils t'ont quitté. Ils ont fait leurs valises, ils ont pris le chien, la télé, et ils ont déposé une main courante pour harcèlement avant de disparaître à jamais dans le siphon de la douche. Et toi, au lieu de pleurer sur ton sort comme le

ferait n'importe quel homme honnête, tu te tiens là, devant le miroir, avec ton crâne qui ressemble à une rotule de rechange, et tu te dis : « Je vais dire à tout le monde que c'est pour l'aérodynamisme. »

L'aérodynamisme. L'excuse préférée des types qui ne courent jamais plus vite que pour rattraper le bus de 8h12.

Analysons les étapes de ce mensonge pathologique. Tout commence par la phase de la « Résistance Désespérée ». C'est l'époque où tu essaies de compenser la fuite du front par une avancée stratégique de la nuque. Tu tentes le « comb-over », cette architecture capillaire complexe qui consiste à prendre les trois cheveux qui survivent désespérément au-dessus de ton oreille gauche pour les étaler sur l'immensité du désert central, tel un pont suspendu au-dessus du vide. À ce stade, un coup de vent de 15 km/h suffit à te transformer en girouette vivante. Tu ressembles à un moine trappiste qui aurait fait une mauvaise rencontre avec un ventilateur industriel.

Puis vient le jour de l'Apocalypse. Le jour où tu croises ton reflet dans une vitrine de magasin sous un néon trop cru. Et là, le verdict tombe : tu ne ressembles pas à Brad Pitt dans **Fight Club**. Tu ressembles à un œuf dur à qui on aurait collé des lunettes.

C'est là que la Théorie du Choix intervient. C'est un mécanisme de défense psychologique fascinant. Tu te rases tout. À blanc. À la lame. Jusqu'à ce que ton crâne brille comme le capot d'une Mercedes de dealer. Et quand tes potes te demandent : « Ah, t'as tout coupé ? », tu ne réponds pas : « Oui, parce que la génétique m'a trahi et que mon héritage biologique est une vaste plaisanterie ». Non. Tu prends une pose de philosophe stoïcien et tu lâches : « Ouais, je voulais changer de style. Marre de m'occuper de mes cheveux. Et puis, c'est plus viril, non ? »

Viril. Le mot est lâché. On essaie tous de se convaincre qu'on est passés dans la catégorie « Jason Statham » ou « Bruce Willis ». On s'imagine en mercenaires d'élite, prêts à sauver le monde avec une clé à molette et un regard ténébreux. Spoiler : 99 %

d'entre nous finissent par ressembler au méchant de niveau 1 dans un film d'action bulgare des années 90, celui qui se fait assommer par le héros avec un plateau de cafétéria après trois secondes de présence à l'écran.

Le plus tragique dans la théorie du « C'est un choix », c'est l'entretien du mensonge. Pour que le monde croie que c'est volontaire, tu dois maintenir une discipline de fer. Tu deviens l'esclave de ton propre scalp. Si tu ne te rases pas tous les deux jours, le pot-aux-roses est découvert. Les « ombres de la honte » réapparaissent : ce petit duvet clairsemé et pathétique sur les côtés qui crie au monde entier : « REGARDEZ, IL EST CHAUVÉ AU MILIEU ! »

Alors, tu te rases. Encore et encore. Tu passes plus de temps à t'occuper de ton absence de cheveux que les gens n'en passent à s'occuper de leur chevelure luxuriante. Tu achètes des huiles pour crâne, des polissoirs, des crèmes hydratantes pour éviter que ton front ne pèle comme une vieille pomme de terre oubliée à la cave. Tu es devenu le conservateur d'un musée du vide.

Et que dire de l'argument du gain de temps ? « Oh, je gagne dix minutes le matin ! » Mensonge ! Certes, tu ne te peignes plus, mais tu passes désormais quinze minutes à vérifier sous tous les angles qu'il ne reste pas un petit poil rebelle près de l'oreille, celui qui te ferait passer pour un fou échappé d'un asile. Et tu passes une autre demi-heure à essayer d'éponger la sueur qui, désormais privée de toute barrière capillaire, coule directement dans tes yeux dès que tu fais l'effort de monter deux marches. La sueur sur un crâne rasé, c'est pas de la transpiration, c'est une inondation biblique. C'est le déluge sur tes sourcils.

Il y a aussi ce moment gênant où tu essaies de recruter des nouveaux membres dans la secte. Quand tu croises un type qui commence à perdre ses cheveux, tu le regardes avec cet air de gourou supérieur et tu lui dis : « Franchement, saute le pas. Rase tout. Tu verras, c'est une libération. »

« Une libération ». On utilise les termes des droits de l'homme pour parler d'une alopecie androgénétique. C'est magnifique. En réalité, ce qu'on veut dire c'est : « S'il te plaît, rase-toi aussi, je me sens seul dans ma ressemblance avec Monsieur Propre. Si on est plusieurs, on pourra peut-être faire croire que c'est une armée d'élite et pas juste un club de lecture pour types qui ont trop de testostérone et pas assez de follicules. »

Parce que le fond du problème, c'est l'hiver. La théorie du « C'est un choix » s'effondre lamentablement dès que le thermomètre descend en dessous de cinq degrés. C'est là que tu réalises que les cheveux avaient une fonction biologique autre que celle de te faire paraître sexy en boîte de nuit : ils servaient d'isolation thermique. Sans eux, ton cerveau est en contact direct avec la stratosphère. Tu ressens chaque variation de température. Une brise légère ? On dirait qu'on te frotte le cerveau avec un glaçon. Un rayon de soleil ? Ton crâne devient une plaque à induction.

Alors tu portes des bonnets. Mais le bonnet pour un chauve « par choix », c'est un aveu d'échec. Tu as l'air d'un braquage de banque raté ou d'un préservatif géant. Et quand tu enlèves le bonnet, c'est le drame : l'électricité statique fait que le peu de duvet qu'il te reste se dresse sur ta tête comme les antennes d'un alien essayant de capter la BBC.

Soyons honnêtes, une bonne fois pour toutes. Se raser le crâne, c'est le « J'ai glissé chef » de l'esthétique masculine. C'est l'acceptation que la nature a gagné la guerre. On ne se rase pas parce qu'on est des rebelles. On se rase parce qu'on a été licenciés par notre propre cuir chevelu pour « motif économique de poils ».

Mais on continuera de mentir. On continuera de dire que c'est pour le style, pour le côté « épuré », pour le minimalisme scandinave. On dira que c'est une décision mûrement réfléchie, prise après une longue introspection sur la futilité des apparences.

Et si quelqu'un vous demande pourquoi votre tête brille autant, ne lui dites pas que c'est parce que vous avez utilisé trop de cire pour masquer votre désespoir. Dites-lui que c'est parce que votre avenir est tellement sombre qu'il vous fallait une source de lumière intégrée pour ne pas trébucher dans la vie.

C'est ça, la vraie théorie du choix : choisir le mensonge qui nous rend le plus beau. Ou au moins, celui qui nous évite de porter une perruque en poils de yak achetée sur Wish. Parce qu'entre être un « chauve volontaire » et un « mec avec un tapis mort sur la tête », le choix, le vrai, est vite fait.

On n'est pas vaincus. On est juste... profilés pour la vitesse. Même si c'est la vitesse à laquelle on s'approche de la vieillesse. Allez, passez-moi le chiffon doux, j'ai une trace de doigt sur le vertex.

FIN

Merci d'avoir lu "Ta tête brille plus que ton avenir"

Une œuvre écrite par Dr. Sarcasme

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)